colorchecker CLASSIC
x-rite

colorchecker CLASSIC
mm

E. LEVASSEUR

LES ÉTUDES SOCIALES SOUS LA RESTAURATION

1902

X.
1939

LOC-
ARCHIVES

* 1 4 5 3 9 9 8 *

REÇU LE
14 JUIN 2012

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

X
1939

LES ÉTUDES SOCIALES
SOUS LA RESTAURATION

SAINT-SIMON ET LE SAINT-SIMONISME
FOURIER ET LE FOURIÉRISME

X. 1939

PAR

E. LEVASSEUR

MEMBRE DE L'INSTITUT,
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE.

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

(Extrait de la *Revue Internationale de Sociologie.*)

PARIS
V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, RUE SOUFFLOT, 16
—
1902

LES ÉTUDES SOCIALES
SOUS LA RESTAURATION

SAINT-SIMON ET LE SAINT-SIMONISME
FOURIER ET LE FOURIÉRISME

PAR

E. LEVASSEUR

MEMBRE DE L'INSTITUT,
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE.

X. 1939

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

(Extrait de la *Revue Internationale de Sociologie*).

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

PARIS
V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, Rue Soufflot (V^e arr.

1902

Beaugency, Imp. Laffray fils & gendre

LES ÉTUDES SOCIALES

SOUS LA RESTAURATION

L'économie politique. — Durant la Restauration commençait à se manifester dans les faits la révolution économique qui élevait l'industrie au niveau des plus grandes affaires sociales et tournait l'attention vers les classes productrices de la richesse, entrepreneurs et salariés. Le vulgaire la pressentait vaguement. Des esprits éclairés comprenaient que le pivot de la politique se déplaçait peu à peu, que des intérêts, considérés jusque-là comme secondaires, allaient former la principale préoccupation de l'homme d'Etat et les plus curieux d'entre eux s'appliquaient à scruter les lois naturelles qui régissent ces intérêts ou à pénétrer dans les secrets de l'avenir qu'ils préparaient à l'humanité.

C'était encore de la Grande-Bretagne que venait sur ce point la lumière. Ayant vécu la première de la grande vie industrielle, elle avait été la première à en scruter le mécanisme; un de ses philosophes, Adam Smith, avait mérité le titre de père de l'économie politique. La lecture d'Adam Smith renouvela, en France, l'étude de la science qu'avaient fondée Quesnay et ses disciples et qui avait compté Turgot au nombre de ses membres. Elle révéla à J.-B. Say sa vocation; elle forma Sismondi. Say (1), Sismondi (2) et, avec eux,

(1) *Traité d'économie politique*, 1re édit. 1803.
(2) *De la Richesse commerciale*, 1803.

Garnier (1), Dutens (2) avaient publié leurs premiers travaux dès le Consulat, au début même de la transformation sociale. Mais le régime impérial était peu favorable aux discussions spéculatives.

Quand la Restauration eut rouvert les ports, rétabli la tribune et ranimé les débats politiques, les économistes reprirent leur œuvre. Jean-Baptiste Say fit ses premiers cours à l'Athénée en 1815, puis au Conservatoire des arts et métiers dans la chaire qu'il occupa depuis 1819. Son enseignement grave et méthodique donna aux déductions d'Adam Smith une forme claire et précise qui est le cachet de l'esprit français; il y ajouta de judicieux aperçus et en forma un corps de doctrines dont l'enchaînement constituait véritablement une science morale. L'analyse des phénomènes naturels de la production, de l'échange et de la consommation des richesses était son point de départ; les merveilles accomplies par l'activité humaine, quand son essor n'est pas entravé par de mauvaises institutions, lui démontraient la supériorité des lois naturelles sur les combinaisons factices, et la liberté était sa conclusion. D'Hauterive (3), Laborde (4), Destutt de Tracy (5), Storch (6), Sismondi (7), malgré ses plaintes contre les machines, Droz (8), puisaient leurs inspirations aux mêmes sources.

Le spectacle qu'offrait le monde nouveau était à la fois grand et confus. Les résultats de la science et de l'industrie unissant leurs efforts pour approprier la nature aux jouissances de l'homme risquaient d'enivrer des esprits, ne concevant pas de limite à cette puissance, et de les jeter hors de la recherche scientifique et expérimentale des lois naturelles, dans des systèmes chimériques dont les faits présents leur semblaient être des signes précurseurs et par lesquels il

---

(1) *Abrégé des principes de l'économie politique*, 1796.

(2) *Analyse raisonnée des principes fondamentaux de l'économie polittiqu[e]*, 1804. Il faut compter aussi sous l'empire Ganilh, qui publia en 1809 l'*Expo[sition] des systèmes en économie politique*, réédité en 1821.

(3) *Eléments d'économie politique*, 1817.

(4) *De l'Esprit d'association*, 1818.

(5) *Traité d'économie politique*, 1823.

(6) *Cours d'économie politique ou exposition des principes qui déterm[i]naient la prospérité des nations*, 1823 (5 volumes).

(7) *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819.

(8) *Economie politique*, 1829. — Dans un autre sens on peut consult[er] *du Système d'impôt, par* Saint-Chamons, 1820, et *du Gouvernement considé[ré] dans ses rapports avec l'économie politique*, par Ferrier, 1821.

s'imaginaient fonder de toutes pièces le bonheur sur la terre. Car, ce bonheur, ils déclaraient le chercher en vain dans le monde; ils n'y voyaient qu'antagonisme, crises douloureuses, ouvriers sans pain, marchands sans clients, une misère souvent navrante au milieu de l'épanouissement de la richesse et ils en concluaient qu'il fallait refaire la société (1).

Saint-Simon. — En 1819, le comte de Saint-Simon était traduit devant les tribunaux pour une brochure publiée sous le titre de *la Parabole*, qui avait causé un grand scandale dans le monde officiel. L'auteur se demandait ce qui arriverait si, tout-à-coup, la France venait à perdre ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers banquiers, ses six cents premiers cultivateurs, etc., en tout ses trois mille premiers savants, artistes et artisans, et si d'autre part, elle perdait également par une mort subite Mgr le duc d'Angoulême, Mgr le duc de Berry, les grands officiers de la maison royale, les cardinaux, les archevêques, les dix mille plus riches propriétaires du royaume « parmi ceux qui vivent noblement », en tout trente mille individus qui passaient pour les personnages les plus importants de l'Etat. « Cet accident, répondait-il en parlant du second cas, affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons,... mais il n'en résulterait aucun mal politique pour l'Etat » ; dans le premier cas, au contraire, la France se trouverait veuve de talents en tout genre que nul ne remplacerait du jour au lendemain, et « la nation deviendrait un corps sans âme. » Il concluait que « la société actuelle était véritablement le monde renversé, puisque ceux qui sont d'une utilité positive étaient subalternisés par des princes. » La comparaison n'était pas flatteuse pour les hommes du pouvoir ; cependant le jury, qui pensait sur cette matière autrement que le ministère public, acquitta le prévenu.

Ce pamphlet contenait une des idées fondamentales du système saint-simonien, celle de la supériorité du talent et du travail sur la naissance et la fortune dans l'œuvre sociale.

Charles-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, né en 1760, grand seigneur, avait, dès l'âge de seize ans, servi sous Washington

---

(1) Fourier (préface du *Monde industriel*, art. 111), triomphe de cette situation en rappelant la misère des pauvres de Londres et ajoute : « Nos économistes, confus de voir la tenacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est une fausse route ; un débat s'est engagé dernièrement à ce sujet entre MM. Say et Sismondi. »

en Amérique et était colonel à vingt-deux ans. Mais la guerre n'était pas son fait : il faisait déjà des plans pour le percement de l'isthme de Panama. Pendant la Révolution, il s'associa avec une autre personne pour spéculer sur les biens nationaux et les assignats, et gagna une certaine fortune; puis il renonça à ses opérations financières pour se consacrer tout entier à l'étude des sciences et des hommes. Emprisonné pendant la Terreur, il avait eu, une nuit, une vision ; Charlemagne, dont les Saint-Simon prétendaient descendre, lui était apparu et lui avait prédit qu'il serait un grand philosophe régénérateur du monde. Il élut domicile successivement près de l'Ecole polytechnique et près de l'Ecole de médecine afin de se mettre en relation avec les professeurs dont il suivit les cours ; puis il voyagea à travers l'Europe et prit un certain goût pour la philosophie allemande. A son retour, il se maria, voulant, disait-il, « user du mariage comme d'un moyen pour étudier les savants. » En effet, il leur ouvrit ses salons, donna des dîners, des fêtes, écouta beaucoup et chercha l'instruction non seulement dans la fréquentation des hommes distingués, mais dans la pratique de tous les plaisirs et jusque dans la débauche.

En 1802 il avait déjà divorcé et il proposait à Mme de Staël d'unir leurs deux destinées.

Ce train de vie le ruina en un an; mais, le but une fois atteint, il ne faisait pas le moindre cas de la fortune. Il fit l'expérience de la misère comme il avait fait celle de l'opulence; il vécut du métier de copiste au Mont-de-Piété et ne dut quelques années d'un bien-être passager (jusqu'en 1810) qu'à la reconnaissance d'un de ses employés. Il écrivit à cette époque quelques mémoires sur les sciences, auxquelles il reprochait de manquer de coordination et d'unité (1).

Après les événements de 1814 (p 488), il ne demanda rien à la Restauration, qui se serait empressée de faire une position à un si grand nom. Il avait confiance dans sa mission « Ma position morale est encore plus fâcheuse que ma position pécuniaire; chaque conseil que je reçois tend à me décourager. Eh bien ! dans cette position, je jouis ; je me trouve heureux ; j'ai le sentiment de ma force et cette sensation

---

(1) *Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains*, 1814; *Lettres au bureau des Longitudes; Lettres sur l'Encyclopédie; Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* (à propos des rapports sur le progrès des sciences que l'empereur avait demandés à l'Institut); *Mémoires sur la science de l'homme; Mémoires sur la gravitation universelle.*

est plus agréable pour moi qu'aucune autre que j'ai éprouvée dans ma vie. »

Il resta pauvre. « Depuis quinze jours je mange du pain, écrit-il, et je bois de l'eau ; je travaille sans feu et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un moyen de terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Aussi c'est sans rougir que je puis faire l'aveu et demander les secours nécessaires pour continuer mon œuvre (1). » Un jour, dans un accès de découragement, il tenta de se brûler la cervelle.

Cependant il cherchait à répandre sa doctrine par des brochures et par la conversation. Longtemps le réformateur prêcha dans le désert. Ses premiers écrits, *la Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains*, publiée en 1802, et l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIX*e *siècle*, publiée en 1807, n'émurent pas le public. Mais sa parole chaleureuse et convaincue valait mieux que son style, et il finit par trouver un disciple selon son cœur dans un jeune homme de vingt ans qui sortait de l'Ecole normale et qui devait être un des historiens de la France : Augustin Thierry, qualifié par Saint-Simon du titre de fils adoptif, prêta sa plume à son maître.

Tous deux, à la rentrée des Bourbons, au moment où siégeait le Congrès de Vienne, publièrent une brochure intitulée *Réorganisation de la Société européenne, ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité* (2). Le moyen consistait surtout à réunir un grand parlement européen qui serait chargé de rédiger un code de morale universelle. Le Congrès ne parut pas le goûter, et Saint-Simon se décida à promulguer lui-même ce code dont les circonstances lui semblaient favoriser le succès. Il fit, avec l'aide de Camille Saint-Aubin et d'Augustin Thierry, une suite de publications dans lesquelles il s'appliquait à prouver que la direction des intérêts généraux devait être abandonnée aux capacités industrielles (3).

---

(1) *Doctrines saint-simoniennes, Exposition, première année,* 1829, p. 72.

(2) En octobre 1814.

(3) *L'Industrie littéraire et scientifique liguée avec l'industrie commerciale...* publiée en trois parties dans le cours de l'année 1817, sous les titres de *Finances*, par M. Saint-Aubin. *Politique*, par A. Thierry, fils adoptif de Saint-Simon.

Mais les banquiers libéraux qui avaient souscrit à son œuvre déclarèrent publiquement qu'ils ne partageaient en rien ses idées, et Augustin Thierry l'abandonna lorsqu'il le vit s'engager dans les rêveries de son système « physico-politique ». Un moment découragé, Saint-Simon reprit bientôt son œuvre, et tenta diverses publications périodiques, *le Politique* (1), *l'Organisateur* (2), *le Système industriel* (3), *le Catéchisme des industriels* (4), qui n'eurent qu'une existence éphémère. C'est dans la première livraison de *l'Organisateur* que se trouvait *la Parabole* : elle attira enfin l'attention publique et eut l'honneur de trois éditions.

« J'écris, disait-il, pour les industriels contre les courtisans et les nobles, c'est-à-dire j'écris pour les abeilles contre les frelons (5). » L'homme qui flattait ainsi certains goûts de son siècle ne pouvait rester toujours isolé ; les disciples vinrent, peu nombreux, mais hommes d'élite, jeunes et enthousiastes, Auguste Comte, qui se sépara de lui en 1823, Olinde Rodrigue, Duvergier, Léon Halévy. C'est avec leur concours qu'il publia ses derniers travaux (6), et que, tendant à donner à sa doctrine une forme plus religieuse, il prépara le *Nouveau Christianisme* (7). Il n'eut pas le temps de l'éditer. La mort interrompit sa laborieuse carrière en mai 1825. Il mourut en sage, comme Socrate, entouré de ses disciples, s'entretenant avec eux et comprimant l'expression de ses souffrances pour ne s'occuper que de son système. « On s'est trompé, disait-il à son dernier jour, la religion ne peut disparaître du monde ; elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas ; » et il ajoutait : « Toute ma vie se résume dans une seule pensée ; assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés » (8). « Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué ; l'avenir sera à nous. »

---

(1) *La politique* ou *Essai sur la politique qui convient aux hommes du XIX^e^ siècle*, par une société de gens de lettres (Saint-Simon et Augustin Thierry), eut douze numéros, de janvier à avril 1819.

(2) L'*Organisateur*, publié en 1819 et 1820, eut deux numéros. Un arrêt de la cour d'assises du 3 février 1820 en ordonna la destruction.

(3) *Du Système industriel*, composé de diverses brochures, 1812 et 1822.

(4) Le *Catéchisme des industriels*, publié en quatre cahiers, en 1822 et 1823; c'est Aug. Comte qui a rédigé le troisième cahier.

(5) Epigraphe d'une des brochures du *Système industriel*.

(6) Le *Catéchisme des industriels*, ses *Opinions*, etc.

(7) Publié après sa mort en 1828.

(8) Louis Reybaud, *Etude sur les Réformateurs contemporains*, t. I, p. 66.

Les idées de Saint-Simon. — Sa doctrine répondait très imparfaitement à cette noble pensée et la prédiction fut loin de se réaliser. Saint-Simon croyait, comme Condorcet, à la perfection des êtres et poussait même cette généreuse croyance jusqu'à la transformation des espèces. L'humanité, selon lui, tendait, depuis le commencement des siècles, vers le régime industriel, qu'il nommait aussi régime administratif et pacifique, régime dans lequel l'association universelle supprimerait les guerres et la direction de la communauté serait confiée aux plus capables de lui faire rendre ses meilleurs fruits, c'est-à-dire aux personnes les plus distinguées dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les lettres. Chaque nation, d'après lui, suit une route différente pour atteindre ce but commun; elles n'y marchent pas tout droit vers le progrès ; car il y a eu des périodes organiques, comme celle du moyen âge, et des périodes critiques, comme celle qui dure depuis la Réforme. Cependant toutes les nations au sortir de la barbarie, ont traversé le régime gouvernemental, féodal et militaire, dans lequel les plus avancées étaient encore enfoncées au XIXe siècle. La nation française avait plus de chance qu'aucune autre d'entrer la première dans cet âge d'or et devait promptement entraîner le monde à sa suite. Pour mériter ce fructueux honneur, que fallait-il ?

Dans la *Lettre d'un habitant de Genève*, il proposait d'ouvrir sur le tombeau de Newton, une souscription annuelle, de constituer avec les fonds recueillis des pensions princières aux vingt et un savants et artistes (1), qui auraient réuni la majorité des suffrages des souscripteurs, d'admettre les femmes au même titre que les hommes, et de donner à ce conseil, « représentant Dieu sur la terre », la direction morale de l'humanité. Le genre d'autorité qu'exerceraient ce grand conseil et les conseils inférieurs était indiqué vaguement ; Saint-Simon, qui attribuait son projet à une révélation divine, se contentait de déclarer que le monde physique et le monde moral étaient régis par une loi commune, que les savants, sachant interroger les faits, sauraient trouver « l'institution politique qui tend à l'organisation générale de l'humanité », que dans la société nouvelle, « tous les hommes travailleront, » et que « le conseil dirigera, » sous la présidence d'un mathématicien (2).

---

(1) Trois mathématiciens, trois physiciens, trois chimistes, trois physiologistes, trois littérateurs, trois peintres et trois musiciens.

(2) Ed. de 1832, p. 54 à 63. « C'est Dieu qui m'a parlé. Un homme aurait-

Dans le *Moyen constitutionnel d'accroître la force politique de l'industrie et d'augmenter la richesse de la France* (1), comme dans le *Catéchisme des industriels* (2), il s'appliquait tout d'abord à démêler sa cause de celle du libéralisme (3). Il faisait peu de cas de la Charte; il affirmait que la royauté pouvait s'accommoder avec son système, et il engageait les industriels qui forment la grande majorité de la nation à se débarrasser des légistes et des militaires, comme des nobles, et à prendre en main la direction des affaires. « Quel rang les industriels (cultivateurs, fabricants et négociants) doivent-ils occuper dans la société? — R. Le premier. — Quel rang occupent-ils? — R. Le dernier (4). » C'était le mot de Sieyès, avec une pensée différente. Le noble comte se plaignait qu'une nation essentiellement gauloise et industrielle eût encore un gouvernement féodal, dirigé par les Francs, et il retraçait, non sans talent, une histoire des travailleurs dans laquelle le lecteur croit retrouver quelque souffle d'Aug. Thierry. Pour arracher l'empire à cette minorité, il suffirait, suivant lui, que les producteurs qui composent les 24/25 de la nation adressâssent une pétition au roi, et que le roi, comprenant son siècle, les chargeât de préparer la loi du budget, pour que tous les fonds de l'Etat, c'est-à-dire toutes les ressources de la communauté, fussent promptement dirigés vers l'économie et vers l'intérêt industriel (5).

« Tout par l'industrie, tout pour elle, » était une de ses devises. Dès

---

pu inventer une religion supérieure à toutes celles qui existent? » Il pensait que l'humanité posséderait la science parfaite si elle avait une bonne encyclopédie; de là ses lettres sur l'Encyclopédie.

(1) Faisait partie du quatrième cahier de *l'Industrie,* 1817, 1818.

(2) En trois cahiers, dont le troisième par Aug. Comte, 1822, 1823.

(3) « Nous invitons tous les industriels qui sont zélés pour le bien public, et qui connaissent les rapports existants entre les intérêts généraux de la société et ceux de l'industrie, à ne pas souffrir plus longtemps qu'on les désigne par le nom de *libéraux;* nous les invitons d'arborer un nouveau drapeau et d'inscrire sur leur bannière la devise : *Industrialisme.* » — Saint-Simon, édit. de 1832, p. 205.

(4) *Catéch. politique des industriels,* p. 2.

(5) « Les intérêts des industriels, dit-il, sont évidemment en opposition avec ceux des militaires et des légistes. » — Edit. de 1832, p. 311. — Il dit que les livres d'A. Smith et de Say sont les critiques les plus fortes qu'on ait faites du régime féodal, et il rit de l'aveuglement des gouvernements féodaux qui fondent des chaires d'économie politique.

que les producteurs seraient maîtres de la politique, ils feraient voter trois lois, la première mettant l'impôt foncier au nom des cultivateurs, afin que ceux qui rendaient la propriété productive en recueillissent le bénéfice par le droit électoral, la seconde admettant le fermier, à la fin de son bail, à partager avec son propriétaire la plus value du fonds, et à exiger que ce propriétaire empruntât sur hypothèque de la terre pour fournir des capitaux aux améliorations agricoles, la troisième mobilisant la propriété territoriale. Ces trois lois, soutenues par un système de banques agricoles, devaient, selon Saint-Simon, mettre des milliards à la disposition des agriculteurs. Il faut organiser la société. « Il n'y a société que là ou s'exerce une action générale et combinée. » L'histoire, qui est la « physique sociale », enseigne qu'après les périodes de l'antiquité, de la féodalité, de la monarchie absolue, s'ouvre pour la société moderne la période de l'industrie et que la noblesse consiste à organiser le travail et faire monter promptement la classe des producteurs au-dessus de la classe des oisifs (1).

C'était là un système politique et social. Son auteur prétendit, vers la fin de sa vie, le faire pénétrer, sans violence et sans révolution (il s'accommode d'ailleurs très bien du régime monarchique) dans les masses en l'élevant à la hauteur d'une foi religieuse : de là le *Nouveau Christianisme*, qui, sans s'expliquer sur le dogme, devait réformer la religion du Christ, et « faire cesser l'indifférence religieuse chez la classe la plus nombreuse. » « Le nouveau christianisme... aura sa morale, son culte et son dogme; il aura son clergé, et son clergé aura ses chefs... La doctrine de la morale sera considérée par les nouveaux chrétiens comme la plus importante ; le culte et le dogme ne seront envisagés par eux que comme des accessoires... Dans le nouveau christianisme, toute la morale sera déduite directement de ce principe : *Les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres* (2) ; et ce principe, qui appartient au christianisme primitif, éprouvera une *transfiguration* d'après laquelle il sera présenté comme devant être aujourd'hui le but de tous les travaux religieux. Ce principe régénéré sera présenté de la manière suivante : *La religion doit*

(1) Ed. de 1832, p. 277, 281, etc.
(2) Ed. 1832, p. 170.

diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre (1). »

C'était une pensée très généreuse en elle-même, mais étayée sur un système vague de religiosité panthéiste. La précision manque aux déductions de Saint-Simon, soit qu'il n'ait pas eu le temps de les coordonner dans ses écrits, soit qu'elles aient toujours été confuses dans son esprit. De la suite de ses pensées il ne se dégage nettement que l'exaltation du rôle des producteurs ; mais on ne comprend guère comment il peut parler d'assurer « à tous les hommes le plus libre développement », et ne tenir aucun compte de la liberté humaine. C'était le contre-sens d'un homme dont l'éducation s'était faite d'une manière irrégulière, qui avait effleuré toutes les sciences sans les approfondir, les abordant par leurs résultats plus que par leurs principes, et qui s'était laissé séduire à la fois par le progrès de l'industrie libre qu'il avait sous les yeux et par les théories philosophiques qui lui avaient paru en être la glorification. Ce contre-sens devait peser sur toute la doctrine, lorsque des prémisses posées par le maître les disciples auraient tiré un véritable système.

Ceux-ci, résumant cinq ans après sa mort son apostolat, glorifiaient en ces termes leur Messie :

« L'HOMME DIVIN SE MANIFESTE : LE NOUVEAU CHRISTIANISME EST DONNÉ AU MONDE.

« MOÏSE a *promis* aux hommes la *fraternité universelle* ; JÉSUS-CHRIST l'a *préparée ;* SAINT-SIMON la *réalise*.

« Enfin, l'EGLISE UNIVERSELLE va naître ; le règne de CÉSAR cesse ; une société pacifique remplace la société militaire ; désormais l'EGLISE UNIVERSELLE gouverne le *temporel* comme le *spirituel*, le for *extérieur* comme le for *intérieur*. La *science est sainte*, l'*industrie est sainte*, car elles servent aux hommes à améliorer le sort de la classe la plus pauvre, à la rapprocher de DIEU. *Des prêtres*, *des savants*, des industriels, voilà toute la société. Les *chefs des prêtres*, les *chefs des savants*, les *chefs des industriels*, voilà tout le gouvernement. Et tout *bien* est *bien de l'Eglise* et toute *profession* est une *fonction religieuse*, un *grade* dans la hiérarchie sociale. A chacun *selon sa capacité ;* à chaque capacité *selon ses œuvres*. LE RÈGNE DE DIEU ARRIVE SUR LA TERRE. TOUTES LES PROPHÉTIES SONT ACCOMPLIES (2). »

---

(1) Éd. de 1832, p. 104.

(2) *Organisateur* du 15 mai 1830. Reproduit dans *la Doctrine de Saint-Simon. Exposition première année*, p. 70.

La doctrine Saint-Simonienne (1). — Cette déclaration dithyrambique, publiée un mois avant la révolution de juillet, dépassait par la netteté de ses termes l'expression que le maître avait donnée à sa pensée. Les disciples avaient eu beaucoup à faire pour dégager de l'enseignement de Saint-Simon cette formule. Tout en restant fidèles aux aspirations du *Nouveau Christianisme,* ils commencèrent par produire une philosophie sociale scientifique ; peu à peu ils laissèrent plus de place à la tendance religieuse et aboutirent à un dogme sacerdotal et à la constitution d'une monarchie cléricale. A la fin de la Restauration, dans l'*Exposition de la doctrine*, l'appel à la sympathie se mêle à la démonstration rationnelle ; toutefois c'est encore la philosophie qui semble dominer. Dans l'exposé que nous faisons nous-même de la théorie Saint-Simonienne, nous dépasserons la limite chronologique de ce travail afin de ne pas morceler notre exposé ; nous y reviendrons d'ailleurs plus tard.

Les disciples se mirent à l'œuvre immédiatement après la mort de Saint-Simon. Ils éditèrent le *Nouveau Christianisme* que son auteur n'avait pas achevé ; fortifiés par l'adhésion d'un jeune et enthousiaste ingénieur, Prosper Enfantin, de Saint-Amand Bazard, esprit généreux et raisonneur logique, de Buchez, ancien carbonaro, d'Adolphe Blanqui, de Laurent (de l'Ardèche), ils commencèrent la publication, d'abord hebdomadaire, puis mensuelle, du *Producteur* projetée déjà par Saint-Simon. Cette feuille se fit quelque peu remarquer par de bons articles sur le régime féodal, l'économie politique, le crédit, la banque, l'association, l'histoire, mais les libéraux lui reprochaient de rêver une organisation anti-libérale. On y lisait, en effet, que la liberté est toujours relative à l'idée d'obstacles... S'il y avait absence d'obstacles, l'idée de liberté ne pourrait naître. « Et ils pensaient que le corps de savants qui régirait la société en vue « d'exploiter et de modifier au plus grand avantage de l'espèce humaine la nature extérieure » ne

---

(1) Pour tout ce qui concerne le Saint-Simonisme, nous renvoyons aux ouvrages suivants, outre les citations que nous avons faites en note : *Bibliographie Saint-Simonienne,* par Fournel (1853) ; *Etude sur les Réformateurs,* par L. Reybaud, t. I ; *Œuvres de Saint-Simon* et d'*Enfantin*, 47 vol. (1865), publiées sous la direction de Laurent (de l'Ardèche) ; *Sur le Saint-Simonisme,* par M. Carnot (Académie des Sciences morales et politiques, 1887) ; *L'Ecole Saint-Simonienne,* par M. G. Weill (1896) ; *Histoire du Saint-Simonisme,* par M. S. Charléty (1896), avec un complément de la bibliographie de Fournel.

rencontrerait pas d'obstacles puisqu'il ne travaillerait que pour le bien et qu'il aurait la science de le connaître, science ignorée du vulgaire. Mais le recueil, dans lequel les Saint-Simoniens (c'est le nom qu'ils commençaient à prendre) (1) n'étaient pas seuls, manquait d'unité, et, quand ils eurent écarté les autres collaborateurs, il manqua d'argent.

Les disciples eux-mêmes ne s'entendaient pas bien sur la doctrine (2). Ils comprirent qu'il fallait se recueillir et ils passèrent deux années à élaborer sans bruit leurs idées. Pendant ce temps « les ouvrages de Saint-Simon, disent-ils dans la préface de l'*Exposition* de 1829, le *Producteur* et notre correspondance, appuyés des éclaircissements que des discussions consciencieuses et approfondies exigeaient, furent distribués avec choix ; en un mot la *parole* nous servit mieux encore que ne l'avait fait la presse, et le nombre des partisans de la doctrine nouvelle s'accrut rapidement » (3).

A la fin de l'année 1828 ils sortirent de la retraite, armés de toutes pièces, et déclarèrent la guerre, guerre de prédication toute pacifique, à l'organisation sociale. « Nous nous sentions plus forts que nous ne l'étions à la mort de Saint-Simon, plus forts qu'au moment où la publication du *Producteur* avait été suspendue (4). Un même esprit nous animait... nous portions nos regards vers un même but : l'accomplissement des destinées humaines, l'élévation *morale*, *intellectuelle* et *industrielle* des générations futures. » La première conférence eut lieu le 10 décembre 1828, dans une chambre qu'occupait Enfantin à la Caisse hypothécaire ; l'auditoire étant devenu plus nombreux, elles furent continuées avec Taranne et se prolongèrent jusqu'au commencement de 1830. Bazard, qui avait, à défaut d'une parole brillante, une logique serrée, fut le principal orateur ; Carnot, Fournel, Duveyrier, se chargèrent avec lui de la publication des dix-sept séances qui parurent avec une introduction et quelques annexes, vers la fin de 1830, sous le titre de : *Doctrine de Saint-Simon, première année 1829*.

Ils publièrent un nouveau journal, l'*Organisateur*, qui parut du

(1) On les a nommés pendant plusieurs années les *Producteurs*.

(2) Déjà, du vivant de Saint-Simon, Augustin Thierry s'était complétement séparé du maître, et Auguste Comte, qui avait écrit le troisième cahier du *Cathéchisme des industriels*, produisait alors un système tout personnel.

(3) *Doctrine de Saint-Simon, Exposition, première année*, 1829, p. 17.

(4) *Id.*, p. 20 et 21.

15 avril 1829 au 15 août 1831 et qui, distribué gratuitement, eut un peu plus de notoriété que le *Producteur.* Leur propagande leur attira de précieuses recrues. Le jeune Eugène Rodrigues, âme ardente et dévouée, leur avait été amené par son frère; des ingénieurs, surtout d'anciens polytechniciens, furent séduits par l'organisation scientifique de la Société, Michel Chevalier, Fournel, Jean Reynaud, Talabot, etc. ; d'autres par la foi, Gustave d'Eichthal, Barrault, Charton, etc.

Ils avaient loué un local rue Monsigny où plusieurs d'entre eux vivaient en communauté et sous la direction des anciens confrères en « collège » C'est là qu'ils s'organisaient en église : le jour de Noël 1829, Enfantin et Bazard furent nommés par le Collége « Pères de la famille », c'est-à-dire chefs spirituels et temporels de la Société Saint-Simonienne. Claude Rodrigues, nommé l'« Ami de Saint-Simon », déclara « sa mission accomplie » et s'inclina respectueusement devant les pontifes. Cette papauté ne fut pas du goût de tous : Buchez se retira comme Auguste Comte l'avait fait devant les premières aspirations religieuses de la secte.

Ils envoyaient des missionnaires en province, même à l'étranger. Dès le mois de février 1830, ils fondaient, après un voyage d'Enfantin, une église dans le midi, sous la direction de Resseguier.

Dans l'exorde de sa première conférence, Bazard prenait position : « La société considérée dans son ensemble, présente aujourd'hui l'image de deux camps. Dans l'un sont retranchés les défenseurs peu nombreux de la double organisation religieuse et politique du moyen âge ; dans l'autre se trouvent rangés, sous le nom assez impropre de *partisans des idées nouvelles*, tous ceux qui ont coopéré ou applaudi au renversement de l'ancien édifice. C'est au milieu de ces deux armées que nous venons apporter la paix, en annonçant une doctrine qui ne prêche pas *seulement l'horreur du sang*, mais l'horreur de la lutte, sous quelque nom qu'elle se déguise : *antagonisme* entre un pouvoir spirituel et un pouvoir temporel, *opposition* en l'honneur de la liberté, *concurrence* pour le plus grand bien de tous, nous ne croyons à la nécessité éternelle d'aucune de ces machines de guerre; nous ne reconnaissons à l'*humanité civilisée* aucun *droit naturel* qui l'oblige et la condamne à déchirer ses entrailles. »

« Notre doctrine, nous n'en doutons pas, dominera l'avenir plus complètement que les croyances de l'antiquité ne dominèrent à leur époque et plus complètement que le catholicisme ne domina le moyen âge... »

Il rappelait les périodes organiques et les périodes critiques, les phases successives du PROGRÈS de l'humanité : anthropophagie, esclavage, servage, exploitation du travail par le capital; d'autre part monothéisme juif, polythéisme grec et romain, christianisme. Le moment n'est-il pas venu de découvrir le nouveau LIEN d'*affection*, de *doctrine* et d'*activité* qui doit unir les hommes, les faire marcher en PAIX, avec ORDRE, avec AMOUR vers une COMMUNE destinée? Saint-Simon l'a découvert : ASSOCIATION UNIVERSELLE, voilà notre avenir, *à chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres*, voilà le DROIT NOUVEAU qui remplace celui de la *conquête* et de la *naissance;* l'homme n'exploite plus l'homme, mais l'homme, associé à l'homme, exploite le monde livré à sa puissance ». Le privilège de la naissance fait des riches oisifs et des travailleurs misérables. Mais « nous annonçons que le règne du TRAVAIL arrive... L'humanité a proclamé : par JÉSUS, PLUS D'ESCLAVAGE ! Par SAINT-SIMON, elle s'écrie : A chacun selon sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres, PLUS D'HÉRITAGE !

L'unique héritier est l'Etat, c'est-à-dire l'association universelle des travailleurs, qui est ainsi le réservoir où tous les capitaux, mobiliers et immobiliers, sont successivement versés et d'où sortent ces capitaux, distribués par la volonté des chefs et en partie par l'intermédiaire des banques à tous les membres suivant la fonction qui leur a été assignée et la capacité qu'ils sont jugés avoir montrée.

Pour que la société soit ordonnée et productive, il faut former ses membres par une éducation qui mette les volontés « *individuelles* en harmonie avec le but *général*, éducation à la fois *générale*, qui développe en eux l'AMOUR, c'est-à-dire l'amour de l'ordre social impliquant l'obéissance absolue à ceux qui commandent, l'*intelligence* et la *force*, et *éducation professionnelle* qui dirige chacun suivant ses aptitudes vers les fonctions d'*artiste*, de *savant* ou d'*industriel*. »

En dernier lieu les conférenciers abordèrent la question religieuse. « Oui, messieurs, nous venons ici nous exposer au sarcasme, au dédain ; car, à la suite de Saint-Simon nous venons proclamer que l'humanité a un avenir religieux » Ils démontrent qu'aucune critique ne peut ébranler l'idée de l'ordre et de la providence, que Dieu est dans tout, que toutes les sciences expriment en quelque sorte Dieu, et que l'idée de Dieu leur donne seule l'unité ; qu'à cet égard le monde moral n'es pas distinct du monde matériel et, discrètement, ils insinuent que le chef (ils ne disent pas encore le prêtre) étant le meilleur, sa volonté est l'expression de Dieu et ne doit pas, par conséquent, rencontrer de

contradiction, mais au contraire l'obéissance spontanée de l'amour (1). »

Critique de la théorie Saint-Simonienne. — Les Saint-Simoniens étaient donc dès 1829 en possession d'un système largement échafaudé dont Saint-Simon n'avait donné qu'une esquisse un peu nuageuse. Nous allons en reprendre les parties fondamentales et même quelques compléments postérieurs à la révolution de juillet pour en examiner la solidité.

A chacun selon sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres, devise digne sans doute d'être inscrite sur le fronton du temple de la Justice. Elle procédait de ce principe que tous les hommes sont égaux en droit et que le seul mérite met entre eux une différence. Mais le principe n'était pas une révélation nouvelle. Depuis 1789, la Révolution avait proclamé en France l'égalité des droits, et, en ouvrant à tous la carrière, elle avait laissé l'appréciation du mérite des œuvres et le soin de la rémunération au juge le moins susceptible d'erreur et de partialité : à tout le monde. Chaque consommateur sait quel prix il peut mettre à un produit ou à un service ; chaque producteur sait à quel prix il peut le donner ; du débat qui s'établit entre eux, quand aucune entrave artificielle, aucune oppression ne gêne l'un ou l'autre, résulte le prix du marché qui, d'ordinaire, en effet, rémunère chaque capacité selon ses œuvres. Qui dira exactement lequel doit le plus gagner du boulanger ou du vigneron, du chanteur ou du manufacturier? La liberté des transactions, la concurrence, principe sur lequel repose notre organisation industrielle. Mais les Saint-Simoniens ne l'entendaient pas ainsi.

Ils considéraient la concurrence comme un état transitoire d'antagonisme et de désordre. Ils gémissaient de voir que la science et l'industrie, dont ils comprenaient les relations fécondes, fussent isolées et suspectes l'une à l'autre (2), que la classe ouvrière, par qui la richesse est produite, fût exploitée par la classe oisive des capitalistes (3), et que des hommes jouissent, sans travail, au nom du droit

(1) Les conférences qui ont suivi celles de l'année 1829 ont été imprimées dans un autre volume. *Exposition. Deuxième année, 1829-1830.*

(2) « Il doit être évident que l'industrie, dans son ensemble, tend à devenir une application directe des théories scientifiques. Rien n'a été fait néanmoins pour établir le lien entre la science et l'industrie, rien au moins d'assez important pour qu'on s'y arrête. » — *Expos. de la doct.*, 1829, p. 290.

(3) « il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe autour de nous

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES BIBLIOTHÈQUE

de propriété, d'un riche revenu. Le moyen âge, avec la puissance de l'Eglise et le régime féodal, avait eu au moins une organisation religieuse et militaire ; les gens de métier avaient essayé de se donner, par la corporation, une sorte d'organisation industrielle (1). Notre temps, essentiellement critique, disaient-ils, avait tout renversé, sans rien relever.

Saint-Simon avait paru, et le monde allait enfin sortir d'une longue anarchie. Voici en quels termes les disciples résumaient la foi nouvelle : « L'homme a jusqu'ici exploité l'homme ; maîtres, esclaves ; patriciens, plébéiens ; seigneurs, serfs ; propriétaires, fermiers ; oisifs et travailleurs, voilà l'histoire progressive de l'humanité jusqu'à nos jours ; ASSOCIATION UNIVERSELLE, voilà notre avenir ; *à chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres*, voilà le DROIT nouveau, qui remplace celui de la *conquête* et de la *naissance ;* l'homme n'exploite plus l'homme ; mais l'homme associé à l'homme exploite le monde livré à sa puissance (2). »

La famille humaine, disaient-ils, ne doit être qu'une vaste société de travailleurs gouvernée par une hiérarchie sacerdotale. La propriété et l'hérédité (3) sont des privilèges incompatibles avec l'égalité. Les capitaux de toute nature, terres, maisons, argent, outils, etc., ne sont que des instruments de production qui doivent être remis aux mains des prêtres. Ceux-ci les confieront gratuitement aux plus laborieux, aux plus habiles, aux plus dignes ; ils feront ce que font les capitalistes et les propriétaires, sans s'attribuer à titre de rente ou de fermage les fruits du labeur des travailleurs. D'un côté, l'oisiveté devenant un titre d'exclusion, tous se mettront à l'œuvre, et la production s'accroîtra d'une manière merveilleuse ; d'autre part, le travail et le mérite devenant la seule base de la récompense, le sacerdoce, dans la

---

pour reconnaître que l'*ouvrier,* sauf l'intensité, est exploité *matériellement, intellectuellement,* et *moralement,* comme l'était autrefois l'*esclave.* » *Ibid.*, p. 196.

(1) *Ibid.*, p. 200.

(2) *Exposition*. année 1829, p. 38, analyse de la sixième séance.

(3) « Actuellement un nouvel ordre tend à s'établir ; il consiste à transporter à l'Etat, devenu ASSOCIATION DES TRAVAILLEURS, le droit d'héritage, aujourd'hui renfermé dans la famille domestique... Le seul droit à la richesse, c'est-à-dire à la disposition des instruments de travail, sera la *capacité* de les mettre en œuvre. » — *Expos.*, 1829, p. 187.

distribution des récompenses, réalisera le principe : à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres (1).

Les Saint-Simoniens admiraient Grégoire VII (2), mais en reconnaissant que la séparation de l'Eglise et de l'Etat avait été un fait nécessaire avec une religion incomplète qui mortifiait la chair (3). Les temps allaient changer. « La loi de César est arrivée à son terme ; elle va disparaître pour faire place à la loi de Dieu (4), » c'est-à-dire du Dieu saint-simonien, à la fois esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté (5), fort suspect d'ailleurs de panthéisme, malgré les dénégations de ses adorateurs. Au sommet devait être le Prêtre Social, représentant la religion, recevant les produits du monde entier et répartissant ensuite produits et capitaux entre la science et l'industrie (6), enfin consacrant le Prêtre de la science et le Prêtre de l'industrie, qui seraient son bras droit et son bras gauche, et qui donneraient, sous son inspiration, le branle à la société. « Déterminer le but de l'activité humaine, commander les travaux par lesquels ce but peut être atteint, les coordonner en les rapportant à leur fin, classer les hommes, les unir, voilà la fonction *religieuse* et *politique*, qui se

---

(1) « L'association universelle doit s'entendre de l'état où toutes les forces humaines, étant engagées dans la direction pacifique, seront combinées dans le but de faire croître l'humanité en *amour*, en *savoir*, en *richesse*, et où les individus seront classés et rétribués dans la hiérarchie sociale *en raison de leur capacité, développée autant qu'elle pourra l'être par une éducation mise à la portée de tous.* » — *Expos.*, 1829-1830, 2e année, p. 6.

(2) *Expos. de* 1829-1830, 2e année, cinquième séance.

(3) « L'homme est *un*, » disaient-ils, corps et esprit. Le progrès à faire dans la conception religieuse consiste à recomposer l'unité. (*Ibid.*, p. 87.) Cette partie est, du reste, une des plus vraiment philosophiques de la doctrine saint-simonienne.

(4) *Ibid.*, p. 26.

(5) « Dieu est *un*, Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui, tout est par lui... C'est l'amour infini qui se manifeste à nous comme *esprit* et comme *matière*, ou, ce qui n'est que l'expression variée de ce double aspect, comme *intelligence* et comme *force*, comme *sagesse* et comme *beauté*. » — *Ibid.*, p. 88.

(6) « Dans le système d'organisation industrielle que nous venons de présenter, l'actif du budget est la totalité des produits annuels de l'industrie, son passif est la répartition de tous les produits aux banques secondaires chacune de celles-ci établissant son propre budget de la même manière. » *Ibid*,, p. 208.

résout tout entière dans la fonction sacerdotale (1). » Cette fonction, quant à la répartition du capital, serait accomplie par un système de banques locales reliées à la Banque centrale (2). Au lieu d'une répartition incertaine et désordonnée faite par des capitalistes ignorants et accompagnée de crises fréquentes, on verrait les capitaux proportionnés partout aux besoins par la toute-puissance d'une volonté douée d'intelligence et d'amour et planant sur l'ensemble de la production (3).

Pour atteindre ce merveilleux résultat, il fallait une grande autorilé dans le prêtre. une grande docilité dans le fidèle. L'éducation devait produire la docilité, parce qu'elle développerait tout d'abord le sentiment et transformerait en une idée de *devoir*, en un objet d'*affection*, les obligations qui sont imposées par les directeurs *véritables*, par les chefs *légitimes* de la société (4). » Quant à l'autorité, le Saint-Simonisme lui fait place nette. Il hait l'antagonisme et, par conséquent, la résistance. Le libéralisme moderne et en particulier l'institution du jury excitent sa pitié. La foi écrite elle-même ne trouve pas grâce devant sa critique ; car elle suppose une défiance à l'égard du juge ou de l'administrateur. « Dans l'avenir, dit-il, toute loi est la déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait connaître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant ses prescriptions, par des peines ou des récompenses (5). » — « C'est le prêtre qui GOUVERNE ; il est la source et la sanction de l'ORDRE... Toute fonction sociale est *sainte ;* car elle est donnée au nom de Dieu, par l'homme qui le représente... Enfin, le repos lui-même est SAINT, car il est *sanctionné*, *ordonné* comme le travail (6). »

---

(1) *Ibid..* p. 162.

(2) *Expos. de* 1829, p. 205.

(3) « Pourque le travail industriel parvienne au degré de perfection auquel il peut prétendre, les conditions suivantes sont nécessaires... Il faut : 1° que les instruments soient répartis en raison des besoins de chaque localité et de chaque branche d'industrie ; 2° qu'ils le soient en raison des capacités individuelles, afin d'être mis en œuvre par les mains les plus capables ; 3° enfin que la production soit tellement organisée que l'on n'ait jamais à redouter, dans aucune de ses branches, ni disette ni encombrement. » *Expos. de* 1829, p. 191.

(4) *Ibid.*, p. 280.

(5) *Expos.*, 2° année, 1829-1830, p. 170.

(6) *Expos. de* 1829-1830, 2° année, p. 165.

Les Saint-Simoniens aboutissaient ainsi à une monstruosité, après une route toute semée de vues historiques ingénieuses, de critiques pénétrantes, d'erreurs morales, de projets féconds pour l'industrie et de sophismes économiques. Ils ne voyaient pas que la propriété est la rémunération même du travail qu'ils préconisaient et le fruit de l'épargne, sans laquelle le travail, privé de capitaux, est réduit à l'impuissance. Ils ne voyaient pas que l'hérédité est la conséquence et l'extension de la propriété ; que l'homme travaille et amasse, non seulement pour lui, mais pour sa famille, qui est un autre lui-même, que la plupart, s'ils n'avaient l'espérance de transmettre leurs biens à leur postérité, consommeraient et détruiraient de leur vivant une richesse sans avenir ; qu'enfin, si la propriété acquise par le travail est le résultat de la loi économique qui donne à chacun selon ses œuvres, cette propriété est sacrée, que c'est une partie de la matière sur laquelle le propriétaire a mis le cachet de sa personnalité et que nul n'en peut disposer hors lui-même, ou celui qu'après lui il a saisi de son droit. Les Saint-Simoniens étaient dans une profonde illusion, quand ils croyaient régénérer le monde affranchi par un pareil principe et qu'ils répétaient avec orgueil : « Jésus a dit : Plus d'esclavage; Saint-Simon s'écrie : plus d'héritage (1). »

Les capitaux se consomment et se renouvellent sans cesse : c'est une transformation continue qui féconde la matière et d'où résulte la richesse. Quand le Prêtre Social aurait confisqué tous les capitaux existant à un moment donné, et les aurait distribués à ses fidèles, comment aurait-il réparé les brèches et fourni au monstre dévorant de la production ses aliments de chaque jour? Par les apports que seraient venus lui faire chaque jour les producteurs? C'est là une des plus naïves illusions de la doctrine et en même temps une des plus dangereuses, parce qu'elle est de nature à séduire les pauvres. Celui qui n'a rien est porté à goûter un système qui lui promet quelque chose, et qui déclare que les faveurs de la fortune étant aveuglément distribuées, on supprime l'héritage et même la propriété privée ; celui qui ne jouit qu'à titre onéreux est flatté de la perspective d'être délivré de

(1) « Ils nous disent que le fils a toujours *hérité* de son père, comme un païen aurait dit que l'homme libre avait toujours eu des esclaves; mais l'humanité l'a proclamé par Jésus, PLUS D'ESCLAVAGE! par Saint-Simon, elle s'écrie : *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres,* PLUS D'HÉRITAGE! » — *Expos.* de 1829, p. 41.

ses charges ; c'est un puissant attrait pour l'emprunteur de penser qu'il n'aura plus à payer d'intérêts, pour le fermier qu'il ne devra plus de fermage, pour l'ouvrier que le salariat sera aboli et que tous auront à leur disposition des instruments de travail et des jouissances en proportion de leur mérite, c'est-à-dire de la chose dont chacun s'imagine manquer le moins.

Mais, en admettant que la société fût ainsi constituée, peu viendraient faire sincèrement ces apports, à moins toutefois qu'on n'apportât un dans la conviction de recevoir deux. L'intérêt personnel aurait bientôt appris au cordonnier et au boulanger qu'il leur est avantageux de soustraire une partie du cuir et de la farine qui leur sont confiés, pour faire entre eux un échange direct, au lieu de porter respectueusement toute leur production au Prêtre ; il s'établirait un commerce clandestin qui minerait la fortune de la communauté et du Prêtre Social. Au lieu de s'accumuler, le capital national fondrait, en quelque sorte, dans ses mains, et il ne lui resterait à la fin guère que la terre appauvrie, faute de labeurs prévoyants.

La société, qui aurait ainsi consenti à sa ruine se serait laissé prendre à des jeux de mots. Il n'y aurait plus de prêt à intérêt ; mais on devrait légalement donner au Prêtre, au lieu de 5 ou 6 pour 100, le produit intégral de tous les capitaux. Il n'y aurait plus de fermage ; mais, à la place, il y aurait un métayage, ou, pour mieux dire, un servage de la pire espèce, puisque tous les fruits appartiendraient en droit au Prêtre. Le salariat, loin d'être supprimé, deviendrait la loi universelle du genre humain (1). Au-dessous du Prêtre Social, détenteur et répartiteur de la richesse, il n'y aurait que ses agents auxquels il distribuerait à son gré les aliments, les travaux et les jouissances ; un maître unique et des ouvriers qui n'auraient plus même le bénéfice de la concurrence des patrons. Voilà le rêve formé par les Saint-Simoniens dans l'intérêt des classes pauvres.

On ne pouvait réaliser cet idéal que dans un couvent. Mais le maître avait méconnu la liberté. Les disciples ne s'en préoccupèrent pas beaucoup plus que lui et la nièrent en croyant la définir (2). Ils pen-

---

(1) « Ce qu'on nomme aujourd'hui le *revenu* n'est plus qu'un *appointement* ou une *retraite*. » *Expos. de* 1829, p. 208.

(2) « La liberté pour l'homme consiste à *aimer* ce qu'il doit faire. » *Expos.* 2e année, 1829-1830, p. 103.

sèrent, en effet, que le monde pouvait devenir une sorte de couvent dans lequel l'éducation, développant le sentiment de l'amour, façonnerait les jeunes générations à l'obéissance, sans alanguir le nerf de l'émulation (1), et dont le prêtre maintiendrait l'unité morale par la confession, c'est-à-dire par une communication entière et continuelle avec la pensée des fidèles (2). C'est ainsi qu'ils empruntaient, hors de propos, au christianisme quelques-unes de ses méthodes de discipline, et que méconnaissant la nature des ressorts de l'âme humaine que le progrès des temps, comme ils le remarquaient avec justesse, peut ouvrir à de nouveaux sentiments (3), mais dont il ne saurait changer l'essence, ils bâtissaient leur système sur le plus odieux despotisme.

L'Eglise avait pu prétendre à fonder une théocratie, parce qu'elle parlait au nom de la révélation et de la vie future. Mais à quel titre le Prêtre Social pouvait-il prétendre que la vérité s'incarnât en lui et qu'il fût la « loi vivante, » si le Saint-Simonisme hésitait sur la question de l'existence d'un Dieu personnel et devait être logiquement conduit à la nier ? Sur quels fondements reposait une morale qui n'avait ni la sanction religieuse de la crainte de Dieu, ni la sanction humaine de la conscience et de l'intérêt bien entendu ? Car, à l'intérêt bien entendu qui commande d'être probe, de devenir capable, de faire valoir sa capacité par des œuvres, afin d'être estimé et rémunéré par ce juge qui a mille yeux et mille oreilles et qui s'appelle tout le monde, on avait substitué la faveur d'un homme qui n'était pas présent partout, qui pouvait commettre des erreurs, avoir des caprices et dont les jugements pouvaient être, à chaque instant, surpris par la

---

(1) Ils voulaient que toute éducation eût pour objet la morale, la science et l'industrie, et ils regardaient la première comme la clef de voûte du système ; car, lorsqu'on a « amour et désir pour le but général de la société, » on est content de la place qu'on y occupe, quelle qu'elle soit. *Expos. de* 1829, p. 250 et suiv. — Ils se défendaient de tomber dans l'erreur des communistes, qui tuent toute émulation, et ils donnaient comme preuve l'inégalité résultant du classement selon les capacités et de la rémunération selon les œuvres. *Ibid.*, p. 185.

(2) Voir *Expos. de* 1829, p. 275.

(3) « A chaque rénovation sociale, la sensibilité humaine développée écarte de la législation pénale ou rémunératoire certains faits qui ont cessé d'être nuisibles ou utiles ; mais en même temps elle y fait entrer d'autres faits... Les oisifs, voilà les *lâches* de l'avenir. » — *Ibid.*, p. 304.

mauvaise foi. A la conscience on avait dit : « Les plaisirs des sens sont choses saintes ; sanctifiez-vous dans le travail et dans le plaisir. » Sans doute, il était permis de réhabiliter le plaisir ; mais il ne fallait pas lui dresser un piédestal : le plaisir est une jouissance légitime, et non pas une vertu. De pareilles confusions ruinent toute morale. Pour atteler le genre humain à une production soi-disant indéfinie, on le mettait sous le fouet d'un prêtre sans Dieu et sans morale ; et pourtant on attribuait à ce prêtre une autorité plus étendue que ne se l'étaient jamais arrogée les papes au moyen âge, aussi absolue que celle des abbés dans leur monastère : c'était le despotisme sans frein, despotisme théocratique maître absolu des âmes et des biens. Ses conséquences fatales auraient été, au point de vue économique, l'amoindrissement des capitaux et de l'activité individuelle, au point de vue moral, l'abaissement des caractères et le débordement des appétits : on était loin de tenir la promesse faite au début « d'assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. »

Fourier et le Fouriérisme. — Les Saint-Simoniens ont complété la doctrine que Saint-Simon avait ébauchée et ce sont eux qui ont réellement construit le système philophico-religieux du Saint-Simonisme. Fourier au contraire, qui critiquait vivement les Saint-Simoniens (1), a fait tout seul et posé ainsi du premier jet tout l'échafaudage compliqué du Fourierisme et le principal souci de ses disciples a été d'élaguer ou de reléguer dans l'ombre les détails qui pouvaient choquer l'opinion.

Fourier avait peut-être à certains égards l'esprit plus philosophique ou mieux plus psychologique que Saint-Simon ; mais il l'avait aussi plus rêveur et plus chimérique que Saint-Simon dont il semble avoir méprisé la doctrine. Fils d'un riche négociant de Besançon, il avait perdu sa fortune dans des opérations commerciales que les troubles de

---

(1) « J'ai assiste au prône des Simoniens dimanche passé. On ne conçoit pas comment ces histrions sacerdotaux peuvent se former une si nombreuse clientèle. Ce sont des monstruosités à faire hausser les épaules ; prêcher au XIX[e] siècle l'abolition de la propriété et de l'hérédité ! » Lettre de janvier 1831, Préface de M. GIDE aux *Œuvres choisies de Fourier*, p. XXIV. Fourier alla rue Monsigny proposer son système au Père Enfantin qui y fit naturellement peu d'atttention. FOURIER écrivit en 1831 sa brochure ***Piège et charlatanisme de deux sectes Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès.***

la Terreur avaient fait échouer et était devenu commis, puis courtier-marron à Lyon (1). Comme le grand seigneur, le jeune marchand avait été frappé de la transformation sociale à laquelle il assistait, des fraudes du commerce, de la culture morcelée, des chocs d'intérêts, de la concurrence effrénée et incohérente, de la déperdition des forces sociales, des crises, de la misère dans les classes inférieures, de l'inégalité des gains et des jouissances qui accompagnaient le développement de l'industrie. Il voulut montrer aux hommes la voie du bonheur, qu'ils lui paraissaient poursuivre en aveugles, et il chercha. C'est ainsi, disait-il, que Newton avait découvert la loi de l'attraction matérielle et résolu le problème de l'harmonie matérielle des mondes ; Fourier affirma avoir fait une découverte bien plus importante encore (2), celle de l'attraction passionnée qui résolvait le problème de l'harmonie sociale (3) et il construisit un système d'organisation du travail fondé sur une psychologie nouvelle. Il l'a exposé d'abord dans la *Théorie des quatre mouvements* publiée à Lyon sous un pseudo-

---

(1) Fourier est né à Besançon en 1772 et mort à Paris en 1837. On lit dans ses manuscrits (1851, p. 23): « Il est bon de rappeler que depuis l'an 1799 où je trouvai le germe du calcul de l'attraction, j'ai été toujours absorbé par mes occupations mercantiles » et dans la *Théorie des quatre mouvements* (p. 151) : « c'est un sergent de boutique qui va confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruits honteux des charlataneries antiques et modernes ». Il a été en effet courtier ou commis en nouveauté à Marseille, à Rouen, à Lyon, à Paris, vivant très modestement mais d'une vie très honorable, méthodiquement réglée ; il était célibataire.

(2) Il attribuait sa découverte à ce qu'il avait vu en 1798 payer dans un restaurant de Paris une pomme quatorze sous pendant qu'on les payait un demi liard dans une campagne éloignée ; il comprit qu'il y avait là « un désordre fondamental dans le mécanisme industriel » auquel il fallait remédier. « J'ai remarqué depuis ce temps qu'on pouvait compter quatre pommes célèbres, deux par les désastres qu'elle ont causés, celle d'Adam et celle de Pâris, et deux par les services rendus à la science, celle de Newton et la mienne » *Manuscrits* de Fourier, année 1851, p. 17 (cité par M. Gide, *Ch. Fourier*. p. xv.)

(3) Dans la théorie des quatre mouvements, il les classe ainsi ;
Mouvement social, — mécanisme social ;
— animal, — passions et instincts;
— organique ;
— matériel.

nyme en 1808, puis plus amplement en 1822 dans le *Traité de l'association domestique agricole* (1).

Voici quelle est sa psychologie. L'homme a des désirs ; il se sent poussé, à chaque instant de sa vie, par une force intérieure vers l'accomplissement de certains actes ou vers la possession de certains objets : voilà l'attraction passionnée, « impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion et persistante, malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc. (2) ». En vain, la religion et la morale, méconnaissant l'œuvre de Dieu, lui opposent des barrières artificielles (3) ; elles peuvent amoindrir, mutiler l'homme, elles ne parviennent jamais à comprimer entièrement l'attraction qui est le ressort de la vie. Or, cette attraction dirige notre âme vers un triple but, à savoir le LUXE, ou plaisir des sens, qui donne naissance à cinq passions sensitives, correspondant à chacun des sens, les *liens affectueux* d'où sortent les quatres passions affectives de l'amitié, de l'ambition, de l'amour et de la paternité, et le *mécanisme des passions*.

Le luxe, interne ou externe, donne surtout des satisfactions individuelles ; les liens affectueux sont le genre d'attraction qui sert à constituer les groupes d'individus, « groupes formés passionnément et librement » ; si le groupe devient nombreux, ne fut-il que de sept personnes, il s'y établit des nuances d'opinion et de goûts qui déterminent une série dans le groupe même. La mécanique des passions sert à faire concorder les cinq ressorts sensuels et les quatre ressorts affectueux. Cette troisième tendance, qu'on comprend assez mal avec les données ordinaires de la psychologie, se décompose en trois passions « distributives ou mécanisantes » que Fourier avoue être ou « peu

---

Les deux premiers relèvent de l'attraction passionnée ; le quatrième seul est démontré, depuis Newton. *Th. des quatre mouv.*, p. 45. Lui-même a corrigé cette première classification et distingué cinq mouvements :

1° Le mouvement pivotal, mouvement social ou passionné ;

Les mouvements cardinaux. { 2° Mouvement aromal ; 3° Mouvement instinctuel ; 4° Mouvement organique ; 5° Mouvement matériel.

(1) Après sa mort, l'ouvrage a été réédité en 1841.

(2) Le *Nouveau monde industriel*, éd. de 1851, p. 47.

(3) « Le monde savant est tout imbu d'une doctrine appelée morale qui est mortelle ennemie de l'attraction passionnée... La morale enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, résister à ses passions. » *Ibid.*, p. 25.

connues ou diffamées, titrées même de vices en civilisation » et dont il fait le pivot de son système, à savoir : la « cabaliste » ou « intrigante dissidente » qui porte l'homme aux cabales, aux intrigues, aux rivalités ; la « papillonne » ou « alternante contrastante » qui le porte à varier ses occupations et ses plaisirs ; la « composite » ou « exaltante, engrenante » qui le porte à combiner plusieurs plaisirs à la fois et à se plaire dans un agencement bien ordonné (1) et « dont l'amalgame élève l'ivresse au degré d'exaltation ». C'est elle qui établit l'équilibre interne de l'âme humaine (2) et l'équilibre social avec une treizième passion, plus inconnue encore, qui ne se développera qu'en harmonie et qui fera consister le bonheur individuel dans le sentiment du bonheur universel.

Il y a donc douze passions ou aiguillons de l'activité, ni plus ni moins; car elles correspondent exactement, en vertu de la loi des analogies (3), aux douze tons ou demi-tons de la gamme, et leurs combinaisons peuvent produire huit cent dix caractères distincts. Voilà ce que les philosophes n'avaient pas aperçu et ce qui fait que « l'attraction passionnée qu'on a prise pour une amusette est une science immense et géométrique (4). »

« *Dieu fit bien tout ce qu'il fit.* » L'homme n'a donc qu'à comprendre et à suivre les indications de la nature (5). L'éducation, au lieu d'étouffer et de prétendre réformer, doit avoir « pour but d'opérer le plein

---

(1) *Ibid.*, p. 47, 48, 49.

(2) Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi à la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare et sauvage. La passion conduit l'animal à son but et l'homme à sa perte. *Ibid* p. 59, éd. de 1829.

(3) Fourier attache une grande importance aux analogies qu'il considère comme autant de preuves de l'harmonie universelle. Il promet même, quand les phalanstères seront formés, 12,000 fr. par ligne d'impression à chaque écrivain qui découvrira une analogie. (*Nouv. monde indust.*, p. 447 et suiv.) « Loin d'enfler les comptes, je suis dans l'usage de réduire de moitié la somme, et l'on verra qu'une seule des nouvelles sciences, l'*analogie*, doit rendre aux auteurs un bénéfice de *cinq à six millions de francs par feuille de seize pages ;* elle contiendra au moins trois mille volumes... » (*Ibid.*, p. 45, éd. de 1851 p. 55, éd. de 1829).

(4) *Ibid.*, p. 98.

(5) *Ibid.*, p. 167. « Au lieu de perdre follement trente siècles à insulter l'attraction qui est l'ouvrage de Dieu, on aurait dû employer comme je l'ai fait, trente ans à l'étudier... Enfin l'inadvertance est réparée... » *Nouv. monde indust.*, p. 31 (éd. de 1829).

développement des facultés matérielles et intellectuelles, les appliquer toutes, même les plaisirs, à l'industrie productive. « Tous les caprices philosophiques appelés *des devoirs,* n'ont aucun rapport avec la nature, le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu... La morale enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, résister à ses passions, les réprimer, croire que Dieu n'a pas su organiser sagement nos âmes, nos passions... (1) ». De tous les sons divers que rendra le clavier de l'âme humaine résultera l'harmonie universelle, l'harmonie interne, c'est-à-dire le bonheur individuel, conséquence de la satisfaction des désirs, et l'harmonie externe, c'est-à-dire le bonheur des sociétés par la suppression des antagonismes et des froissements de tout genre.

Pour produire le concert, il suffit de rendre le « travail attrayant, » c'est-à-dire de mettre tout travail à portée de la passion qui est naturellement attirée vers lui. Or il n'est pas de travail qui ne réponde à une passion. La cuisine reviendra aux gourmands; la chasse ou la forge aux violents; la parfumerie ou les modes aux coquettes, et ainsi de suite; il n'est pas de si vil métier qui n'ait un attrait direct ou indirect et auquel ne s'applique le principe de l'attraction passionnée. Ainsi se trouvera résolu le problème, insoluble avec la morale vulgaire, du libre arbitre. « Qu'est-ce que la liberté, le libre arbitre, sinon l'essor des douze passions (2)? » Du même coup est répandu le problème réputé bien plus insoluble encore du bonheur de tous les hommes sur la terre.

Pour être attrayant, il faut en outre que le travail soit varié plusieurs fois dans le cours de la journée, que le travailleur y trouve une rémunération équitable, que le lieu et les compagnons du travail soient plaisants, que la division très grande du travail permette à chacun la fonction qui lui convient, que la garantie d'un minimum d'existence « délivre ce travailleur de toute inquiétude pour lui et les siens. »

Ce n'est pas dans la société telle qu'elle est constituée que le système de Fourier peut trouver sa démonstration expérimentale. Il faut refaire la société, c'est-à dire créer par l'association un milieu propre au développement des facultés de l'homme. « Il ne peut, dit Fourier, exister

---

(1) *Théorie des qualre mouvements*, p. 107, et le *Nouveau monde industriel*, p. 125 (cité par M. Gide, *Charles Fourier*, p. 11).

(2) *Œuvres de Fourier*, édit. de 1851, t. II, *du Libre arbitre*, p. 67. « Qu'est-ce que la liberté d'un roi civilisé auprès de ce genre de vie assuré à perpétuité au plus pauvre des Harmoniens? »

que deux méthodes en exercice d'industrie, savoir : l'état morcelé ou culture par familles isolées, telles que nous la voyons, ou l'état sociétaire. Dieu ne peut opter pour l'exercice des travaux humains qu'entre des GROUPES, ou des INDIVIDUS, qu'entre l'action *sociétaire et combinée* ou l'action *incohérente et morcelée.* » Entre les deux il n'y a pas à hésiter : Un individu meurt et son exploitation n'a ni durée, ni économie ni constance pendant qu'elle dure ; c'est seulement dans la perpétuité de l' « organisation seriaire » ou « phalanstérienne » que la nature humaine peut avoir son plein épanouissement (1).

Qu'est-ce qu'un phalanstère? « L'édifice qu'habite une phalange agricole » répond Fourier dans son catalogue des « néologies obligées ». La phalange est elle-même un groupe de 1.500 à 1.800 personnes au plus ; il n'admettait que comme pis aller temporaire un groupe de 2 à 300 sociétaires, afin que, défalcation faite des enfants au-dessous de 4 ans et demi et des vieillards au-dessus de 120 ans qui formeront la moitié de la population, elle atteigne le chiffre de 810 membres actifs environ représentant la série complète de 810 caractères ; en deçà, il y aurait des lacunes ; au delà, il y aurait confusion. Les 7/8 au moins devaient être cultivateurs ou manufacturiers surtout cultivateurs ; 1/8 pouvait se composer de capitalistes, de savants et d'artistes.

Chaque phalange s'établit sur un domaine d'une lieue carrée environ (2.500 hectares). Au centre, dans un vallon, près d'un ruisseau, est bâti le « phalanstère » qui ne ressemble en rien aux misérables villages des civilisés. D'un côté, sont les bâtiments ruraux, propres, coquets, aérés ; de l'autre, disposé à peu près en fer à cheval, les bâtiments d'habitation présentent un vaste front (2), non moins imposant que la façade de Versailles, mais plus agréable à l'œil. Là sont les cuisines, les salles à manger, les salons, des logements à tout prix pour toutes les bourses ; c'est un immense hôtel dans lequel les avantages

(1) On s'est obstiné, dit M. Gide exposant la pensée de Fourier, jusqu'à ce jour à vouloir changer l'homme pour l'adapter au milieu ; il faut prendre le contre-pied et changer le milieu pour l'adapter à l'homme... Ce milieu nouveau, c'est l'association qui le donnera... » *Charles Fourier* par M. GIDE, p. 16. Fourier pense que les « civilisés » ont dans leurs lois été en général à l'envers de la nature et particulièrement en faisant de la famille la base du système social ; en Harmonie la famille sera un lien sans importance.

(2) Le front doit avoir 350 toises.

de la communauté permettent de prodiguer les commodités : corridors vitrés, ventilés et chauffés, portails et colonnades, cour vitrée formant jardin d'hiver et offrant, en toute saison, sous ses massifs d'arbres résineux, de perpétuels ombrages. Les bâtiments sont flanqués à gauche d'une église, à droite d'une salle d'opéra et d'une salle de bal, qui communiquent par une galerie souterraine avec le corps de logis principal, afin de mettre les « Harmoniens » à l'abri des ardeurs du soleil et des injures de la pluie. Le phalanstère n'est pas seulement un hôtel ; il a ses ateliers, ses bazars, ses usines, le tout abrité sous le même toit ; seulement l'architecte a eu la précaution de reléguer dans les ailes les métiers les plus bruyants, tels que celui de forgeron (1).

Du reste Fourier fait moins de cas de l'industrie que de l'agriculture et c'est surtout à l'exploitation du domaine qu'il s'attache. Des phalanstériens, les trois quarts sont réservés à l'agriculture. Il dit que : « La richesse en Harmonie se fonde : sur la plus grande consommation possible en variétés de comestibles, sur la plus petite consommation possible en variétés de vêtement et de mobilier » (et cela parce que les produits seront très solides) *Assoc. dom. agr.* (cité par M. Gide, p. 214). L'industrie ne doit prendre que le quart du temps. Il est convaincu que par son mode d'organisation du travail le produit sera beaucoup plus considérable. Sur les terres du phalanstère on fera peu de blé qui donne un aliment insipide, bon « pour les civilisés » ; mais on cultivera beaucoup de légumes, de fruits, et de fleurs et le rendement sera supérieur aux résultats actuels comme les jardins maraîchers le sont aux terres de labour. En même temps abonderont, grâce à un meilleur aménagement, gibier et poisson.

Le problème à résoudre, dans cette ruche, était d'établir une seule cave, un seul grenier, etc. « Pour trois cents familles, quelle économie. L'harmonie par le développement complet des douze passions et par la satisfaction donnée aux 810 caractères. » Il est difficile de suivre ici Fourier dans la subtilité des distinctions artificielles qu'il donne pour des analyses psychologiques et qu'il prend pour fondement de ses utopies ; mais tout en se trompant, il a cependant un mérite philosophique : celui de penser, comme Platon, que la base des institutions sociales doit être cherchée dans une étude approfondie de la nature morale de l'homme.

C'est par le système des groupes et des séries qu'il le résout. « En

---

(1) Voir principalement le *Nouveau monde industriel*, p. 123 et 124.

théorie des passions, l'on entend par groupe une masse liguée par identité de goût pour une fonction exercée (1)... Un groupe est suffisant à 7 personnes, mais il est parfait à 9 » ; les individus qui le composent, tout en ayant les mêmes goûts qui les conduisent à exercer le même travail ou à prendre le même plaisir, doivent se distinguer par des nuances qni les classe au centre , aile supérieure, aile inférieure, etc., et qui mettent en jeu la cabaliste. « Une série est une ligue de divers groupes échelonnés en ordres ascendants et descendants, réunis passionnément par identité de goût pour quelque fonction (2). » L'attraction passionnée en est le seul lien, et « dispense de recourir aux véhicules de besoin, de morale, de raison, de devoir et de contrainte » dont usent les civilisés. Voici, comme exemple, la « série de la culture des poiriers, » vers laquelle seront attirés naturellement ceux qui aiment ce fruit et qui se composera de 32 groupes symétriquement disposés dans l'ordre suivant :

Avant-poste, formé de	2	groupes, cultivant les	*coings et bâtardes dures.*
Aileron ascendant. .	4	—	poires dures à cuire.
Aile ascendante . . .	6	—	poires cassantes.
CENTRE.	8	—	POIRES FONDANTES.
Aile descendante.. .	6	—	poires compactes.
Aileron descendant .	4	—	poires farineuses.
Arrière-poste	2	—	*nèfles et bâtardes molles*(3)

(1) Voici l'exemple que donne Fourier. (*Nouv. monde industriel*, p. 67, éd. de 1829.) « Trois hommes vont dîner ensemble ; on leur sert une soupe qui plait à deux et déplait au troisième; en ce moment ils ne forment pas un groupe, car ils sont discordants sur la fonction qui les occupe. On répond : ces trois hommes... s'accordent sur l'objet essentiel de la réunion, sur l'amitié... — en ce cas, le groupe est défectueux, car il est *simple*, il est réduit à un lien de l'âme. Pour l'élever au *composé*, il faut y ajouter un lien sensuel, une soupe qui convienne à tous trois. »

(2) *Ibid.*, p. 52.

(3) Le nombre des groupes n'est pas immuable dans la pensée de Fourier ; ce qui lui importe, c'est que la série des nuances s'y trouve pour suffire au jeu de la mécanique des passions. Un groupe, dit-il, serait mal équilibré à six sectaires formant les divisions 2, 2, 2; son centre serait aussi faible en nombre que chaque aile, or il faut en principe renforcer le centre et faire les ailes inégales » (ce qu'il ne fait pas pourtant lui-même dans l'exemple précédent). « Les séries se distribuent de la même manière que les groupes ; elles opèrent sur les groupes comme ceux-ci opèrent sur les individus. Elles

Le centre forme « la tonique, » c'est-à-dire le caractère le plus général de la passion ; les extrémités forment les contrastes entre lesquels le centre maintient l'équilibre. Entre tous les groupes, il y a rivalité, émulation ; ils se liguent les uns contre les autres, et la « cabaliste » reçoit ainsi une complète satisfaction ; c'est ce que veut dire Fourier en les appelant dans son langage obscur des « séries engrenées et mécanisantes compactes de groupes émulatifs et cabalistiques donnant plein essor à la cabaliste et vivement intrigués par les rivalités internes et externes. » Fourier est convaincu qu'ainsi « on arriverait à une perfection générale de l'industrie, par exigence et raffinement universel des consommateurs, sur les comestibles et vêtements, sur le mobilier et le plaisir. »

Chaque genre d'occupations donne naissance à une série semblable et satisfaction à une passion particulière ; mais pour que l'harmonie existe, il faut qu'il y ait « compacité, » c'est-à-dire rapport étroit entre les travaux de chacun des groupes d'une même série (1). Dans l'intérêt de la cabaliste, les diverses séries ont entre elles les mêmes rivalités que les groupes dans la série et que les individus dans le groupe.

La phalange elle-même est une série de 16 groupes et de 32 chœurs, classés d'après l'âge, commençant à la « transition ascendante » par les « bambins et bambines, » et finissant à la « transition descendante » par les « patriarches » et flanquée d'un complément ascendant

---

doivent contenir au moins cinq groupes. » *Nouv. monde ind.*, p. 71 (éd. de 1829). Il donne lui-même comme exemple dans ce passage une série de poiristes ainsi composée :

Ambigu..................	4	groupes cultivant	coings, sortes bâtardes
Aile ascendante...........	10	—	poires cassantes
Centre....................	12	—	poires fondantes
Aile descendante..........	8	—	poires farineuses
Pivot......................	2	d'état-major en industrie et en apparat.	

(1) Fourier y insiste ; il déclare que des groupes voisins qui cultiveraient l'un le beurré, l'autre le martin-sec, manqueraient de compacité tandis que trois groupes cultivant les trois espèces de beurré seraient dans de bonnes conditions, et qu'ils auraient « la propriété primordiale, *influence des groupes extrêmes égale à la double influence du groupe moyen.* » (*Ibid.*, p. 52 et 54.) Cependant, dans la phalange d'essai, il admet ce qu'il nomme des « séries hongrées. »

de « nourrissons, poupons et lutins » et d'un complément descendant de malades, infirmes et absents (1). »

Mais le travail le plus attrayant deviendrait monotone, s'il était trop prolongé. Aussi les séances sont-elles courtes (2). Au bout d'une heure ou deux, les séries déposent leurs outils et se rompent ; chacun court s'engrener dans une nouvelle série, et tel qui vient de cultiver

---

(1) La *Phalange* distribuée en 16 tribus et 32 chœurs :

Ordres			Genres	Ages
Complément ascendant			Nourrissons	0 à 1
			Poupons	1 à 2
			Lutins	2 à 3
Transition ascendante	1		Chœur de bambins et bambines	3 à 4 1/2
Aile ascendante	2	—	Chérubins et chérubines	4 1/2 à 6 1/2
	3	—	Séraphins et séraphines	6 1/2 à 9
Aile ascendante	4	—	Lycéens	9 à 12
	5	—	Gymnasiens	12 à 15 1/2
	6	—	Jouvenceaux	15 1/2 à 20
	7	—	Adolescents	
	8	—	Formés	
CENTRE			RÉGENCE	
Aile descendante	9	—	Athlétiques	
	10	—	Virils	
	11	—	Raffinés	
	12	—	Tempérés	
	13	—	Prudents	
Aileron descendant	14	—	Révérends	
	15	—	Vénérables	
Transition descendante	16		Patriarches	120 à . . .
Complément descendant			Malades	
			Infirmes	
			Absents	

(2) Les courtes séances : les plus longues bornées à deux heures. Sans cette disposition, un individu ne pourrait pas s'engager dans une trentaine de séries ; dès lors les accords de répartition et le mécanisme d'attraction industrielle seraient anéantis : les longues séances entraveraient la passion dite Papillonne, manie de voltiger de plaisir en plaisir, l'une des trois qui doivent diriger toute série passionnée, et ménager un contre-poids aux excès, par option sur double plaisir à toute heure de la journée. *N. monde industriel* p. 65 (éd. de 1879).

des choux va pendant deux autres heure forger le fer ou enseigner la grammaire. Ces mouvements se font au son de la musique, gaiement ; car tous les « Harmoniens » ont le cœur content, et la « papillonne » trouve à son tour sa satisfaction dans ces changements. Et comme Fourier ne veut rien lui refuser, il imagine les parcours, « genre de jouissance tout à fait inconnu aux civilisés », qui permettra de goûter à la hâte et presque en même temps une foule de plaisirs variés. Partout règne ainsi l'émulation, voire même une rivalité intense qui aiguise la passion et triple les forces (1), le tout d'ailleurs sans danger pour l'harmonie, car « l'égoïsme et les discordes individuelles sont absorbées dans les accords des masses. »

Quant à la « composite, » elle serait bien exigeante, si elle n'était pas également satisfaite par un tel assemblage. En harmonie, on dort peu. Nos petites maîtresses d'aujourd'hui prendront l'habitude de se lever dès quatre heures du matin (2) et même dès 3 heures 1/2 et 3 heures en été : le riche Mondor n'aura pas moins de dix-neuf occupations dans sa journée, y compris les cinq repas (3) ; le pauvre Lucas

---

(1) « L'émulation, le perfectionnement industriel et par suite les bénéfices croissent en raison de l'exactitude qu'on met à échelonner les nuances de penchants, et former de chaque nuance autant de groupes dont se compose la série. *Assoc. dom. agricole* (cité par M. Gide p. 158).

(2) Le *Nouveau monde ind..*, sect. II, notice 3, chap. x.

(3) Journée de Mondor en été (*Le nouveau monde industriel* p. 81). Sommeil de 10 h. 1/2 du soir à 3 heures du matin. — A 3 h. 1/2, lever, préparatifs. — à 4 heures, cour du lever public, chronique de la nuit. — 4 h. 1/2, le Délité 1er repas suivi de la parade industrielle. — à 5 h. 1/2, séance au groupe de la chasse. — à 7 heures, au groupe de la pêche. — à 8 heures, le déjeuner, les gazettes. — à 9 heures, séance à un groupe de culture sous tente. — à 10 heures, séance à la messe. — à 10 heures 1/2, au groupe de la faisanderie. — à 11 h. 1/2, à la bibliothèque. — à 1 heure, le diner. — à 2 h. 1/2, au groupe des serres fraîches. — à 4 heures, au groupe des plantes exotiques. — à 5 heures, au groupe des viviers. — à 6 heures, le gouter à la campagne. — à 6 h 1/2, au groupe des mérinos. — à 8 heures, la bourse. — à 9 heures, le souper 5e repas. — à 9 h. 1/2 cours des Arts, concert, bal, spectacle, réceptions. — à 10 h. 1/2, le coucher.

Journée de Lucas au mois de juin. — A 3 h. 1/2 lever, préparatifs. — à 4 heures, séance à un groupe des écuries, à 5 heures, à un groupe de jardiniers. — à 7 heures, le déjeuner. — à 7 h. 1/2, au groupe des faucheurs. — 9 h. 1/2, au groupe des légumistes sous tente. — à 11 heures, à la série des étables. — à 1 heure, le dîner. — à 2 heures, à la série des silvains. —

devra se contenter de quatorze occupations, dont 8 séances dans des groupes divers de travail ; c'est d'ailleurs un minimum (1). Tous les changements se feront sans fatigue et presque sans perte de temps ; car dans l'intérieur, on n'aura qu'à traverser des galeries vitrées et chauffées, et, pour se rendre aux champs, on aura des voitures toujours prêtes.

Comme on dépensera beaucoup de forces, on fera cinq repas par jour, quand l'harmonie sera complète (2).

Toute contrainte est bannie du phalanstère. On n'oblige pas les enfants à suivre l'école, et les parents qui n'ont pas à se mêler de l'éducation de leurs enfants peuvent les gâter sans remords (3). S'instruit qui veut; mais tous le veulent Les enfants « bambins et bambines » errent librement de tous côtés, dans les champs, dans les ateliers, en compagnie de leurs « bonnins et bonnines ». Ils voient les séries à l'œuvre ; ils s'ingénient à les imiter et s'exercent avec des joujoux (4). Bientôt se développent en eux le goût des arts et l'habileté des mains. Ils fréquentent de même les écoles et les cours, par curiosité d'abord, par passion ensuite, chacun suivant ses aptitudes et tous avec le désir de

---

à 4 heures, à un groupe de manufacture. — à 6 heures, à la série d'arrosage. — à 8 heures, à la bourse. — à 8 h. 1/2, le souper. — à 9 heures, fréquentation amusante. — à 10 heures, le coucher.

(1) « Le jeu des trois passions mécanisantes exigeant de courtes séances il faut pour le courant de la journée au moins 14 séances, savoir : une majorité de 8 séances en plaisirs composés, 5 en plaisirs simples, pour délassement des composés plus un ou deux *parcours* genre de jouissance tout à fait inconnu des civilisés (le parcours est l'amalgame d'une quantité de plaisirs goûtés successivement dans une courte séance, enchaînés avec art. *N. monde ind.* p. 414 (éd. de 1829).

(2) *Ibid.*, p. 68 et 69. Si Lucas que nous venons de citer ne fait que trois repas c'est qu'il n'est qu'un des villageois entrés au début.

(3) On verra que les pères en harmonie n'ont d'autres fonctions paternelles que de céder à l'impulsion naturelle, gâter l'enfant, flatter toutes ses fantaisies. L'enfant sera suffisamment réprimandé et raillé par ses pairs. Lorsqu'un poupon ou bambin a parcouru dans la journée une demi douzaine de pareils groupes et essuyé leurs quolibets, il est bien pénétré de son insuffisance, bien disposé à consulter les patriarches et vénérables qui ont la bonté de lui donner des leçons. *Assoc. dom. agricole.*

(4) Voir l'histoire des bambins Nisus et Euryale et du bonnin Hilarion. *Nouv. monde ind.*, 193.

primer et surtout de n'être pas raillé par ses camarades à cause de son insuffisance. C'est ainsi que chacun, sans effort, apprend à connaître sa vocation, que le spectacle de cette diversité fait naître à la fois chez les enfants du phalanstère une foule de vocations, aujourd'hui étouffées dans leur germe par l'éducation étroite des civilisés, et que l'émulation les pousse à obtenir des grades honorifiques dans un grand nombre de séries dont ils aspirent à devenir membres (1).

Même régime en amour. Fourier dénonce l'infériorité et l'asservissement des femmes comme un des vices de l'état civilisé. « L'extension des priviléges des femmes est le principe général de tous les progrès sociaux. » A seize ou dix-sept ans, si les jeunes gens se sentent « quelque penchant pour la liberté amoureuse, » ils entrent dans la série des « damoiseaux et damoiselles. » S'ils se sentent, au contraire, une grande force de continence, ils préfèreront s'enrôler dans la série très honorée des « vestales et vestels (2). » Mais à partir de dix-neuf ans, liberté entière pour tous ; c'est alors qu'on fréquente « les séristères de haut degré en amour, » et les deux tiers au moins des femmes s'engagent dans la corporation des « bacchantes » et des « bayadères. » Ce n'est pas que Fourier proscrive le mariage qui satisfait une des passions de la nature humaine; mais il le règle de telle façon qu'il n'impose aucune chaîne aux époux. Une femme peut avoir à la fois : 1° un « époux » dont elle a deux enfants ; 2° un « géniteur » dont elle n'a qu'un enfant; 3° un « favori » qui a vécu avec elle avant le mariage et qui, après, conserve ses prérogatives ; 4° de simples « possesseurs, » qui ne sont rien devant la loi. Les hommes ont les mêmes droits. Fourier s'applaudit beaucoup de ces combinaisons de « mœurs phanérogames » qui auront pour effet, dit-il naïvement, d'établir « une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements, » et qui, prévenant l'excès de population, mettront les Harmoniens à l'abri des périls qui menacent les civilisés.

---

(1) Pour passer dans les chœurs de chérubins, il faut subir quatre épreuves, et de plus produire le brevet de licencié dans cinq groupes, de bachelier, dans sept, de néophyte dans neuf. Il s'agit d'enfants de quatre ans et demi. « A partir des chérubins, l'enfant s'élèvera par le seul effet de l'attraction et de l'émulation. A cinq ans, il sera ce qu'est chez nous l'homme de quinze. » *Nouv. monde ind.*, p. 190 et 201.

(2) *Nouv. monde ind.*, p. 226. Les Vestels et Vestales sont très considérés, et Fourier explique comment ils ont chance de devenir géniteurs et génitrices de princesses et de princes.

Car Fourier redoutait, comme Malthus qu'il cite, l'excès de population qui aurait détruit l'équilibre de l'organisation phalanstérienne ; il ne voulait pas plus de 1800 personnes par lieue carrée, soit une densité d'environ 150 par kilomètre carré. Qu'aurait-il fait de la population française, qui en comptait déjà alors bien plus ? Quoiqu'il en soit de cette objection, qu'il ne s'est pas faite, il comptait que, dans le régime d'Harmonie, la nature opposerait d'elle-même quatre digues à l'excès de population : la vigueur des femmes (car, dit-il, à la ville ce sont les femmes délicates qui sont d'une fécondité outrée), les mœurs phanérogames (qui, comme l'expérience le montre, sont un obstacle à la procréation), le régime gastrosophique (car la bonne chair est une cause de stérilité), l'exercice intégral (car une grande activité physique de tout le corps distrait des désirs vénériens). « Au bout de trois générations d'Harmonie les deux tiers des femmes seront stériles, comme il arrive de toute fleur que les raffinements de culture ont élevée à une grande perfection (1). »

Dans la suite, il ajourna à une époque indéterminée l'établissement des mœurs phanérogames. Mais c'était évidemment une concession toute politique que le réformateur faisait à regret aux préjugés de son temps; car la liberté en amour était une conséquence trop logique du système pour qu'il y renonçât volontiers (2).

---

(1) Voir *Théorie des quatre mouv.*, p. 184 et suiv. *Nouv. monde ind.*, p. 335. et la *Fausse industrie*, publiée en 1835-36, t. I p. 566. — La richesse la plus colossale serait illusoire, si elle n'était soutenue d'un ordre distributif garantissant :

« Répartition proportionnelle et participation de la classe pauvre à cet accroissement de produit.

« Équilibre de la population, dont le progrès illimité neutraliserait bientôt un quadruplement et même un décuplement de richesse effectués. » *Nouveau monde ind.*, p. 1.

(2) Fourier comptait même sur l'attrait de la liberté amoureuse pour séduire promptement les civilisés. Il rappelait longuement les déboires du mariage et les charges de la paternité légale. C'est plus tard qu'il a modifié sur ce point l'application de sa théorie. « Ces libertés sont inadmissibles au début de l'harmonie comme en civilisation. » — *Nouv. monde ind.*, p. 283. « Chacune de ces libertés ne sera admise qu'autant qu'elle aura été votée sur tout le globe par les pères et les maris. » 1831. « Le corps vestalique : on ne pourra le former avant la dixième année. » 1838. — Voir *Œuvres complètes*, t. I, p. 155. Cependant dans le *Nouv. monde industriel* même, il

Suivant Fourier, le bonheur consiste donc à satisfaire ses passions, à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire. Le plaisir devient le but social : « en Harmonie, l'aménagement des plaisirs est calcul de haute politique sociale, fonction des autorités principales. » Le phalanstère résout ce problème qui, ainsi posé, est la quadrature du cercle pour les civilisés ; au devoir il substitue l'attraction passionnée ; en mettant le plaisir à la place de la peine, il accroît prodigieusement la production (1) ; en instituant la vie commune, il évite un nombre incalculable de pertes de temps et d'argent. N'ayant plus qu'une langue, « peut-être le français, sauf à y ajouter 3 à 4 mille mots dont il manque » tous les hommes se comprendront sans se donner la peine d'étudier les langues.

La concurrence est bannie; un monopole intelligent, que les civilisés n'ont fait qu'entrevoir dans la régie du tabac et qu'ils n'ont pas su généraliser, la remplacera (2). Il n'y aura plus dans les champs ni haies, ni clôtures, et, par conséquent, plus de procès de limites, sans compter tout le profit que la société trouvera à s'épargner des travaux inutiles. La cuisine, préparée pour 1800 personnes, sera faite avec beaucoup plus d'économie (3). « Cent laitières qui vont perdre cent matinées à la ville seront remplacées par un petit char suspendu portant un tonneau de lait. Cent cultivateurs qui vont avec cent charrettes ou ânons, un jour de marché, perdre cent journées dans les halles ou les cabarets, seront remplacés par trois ou quatre chariots que deux hommes suffiront à conduire et servir. »

La concurrence commerciale, source de maux, disparaît ainsi comme la concurrence dans la production agricole et industrielle. Celle-ci fait place à l'émulation des groupes dans une exploitation

---

s'exprime ainsi : « Le beau zèle de certaines femmes pour le soin du marmot n'est qu'un pis-aller de désœuvrement. Si elles avaient une vingtaine d'intrigues industrielles... » p. 200. ce qui ne veut pas dire, il est vrai, intrigues amoureuses.

(1) Voir l'article *Énormité du produit sociétaire*. *Nouveau monde ind.*, p. 1 .

(2) Fourier s'élève en maints passages contre le régime commercial, contre la concurrence anarchique. « Qu'est-ce que le commerce ? C'est le mensonge dans tout son attirail, banqueroute, agiotage, usure. » *Théorie des quatre mouvements*, p. 339.

(3) Le *Nouveau monde ind.*, cité par M. Gide p. 126.

commune; celle-là à la concentration des échanges, surtout au moyen d'un « comptoir communal actionnaire, » monté par actions, faisant le prêt d'argent sur dépôt de marchandises, la consignation et la vente des denrées et des produits fabriqués, à la fois entrepôt et bourse, chargé même de tous les achats et ventes du phalanstère dans ses relations avec les autres phalanstères. Plus d'intermédiaires. « Les légions de marchands se trouveraient ainsi décimées, comme des files d'araignées qui périssent dans leur toile, faute de moucherons quand une fermeture exacte en interdit l'entrée. Cette chute de marchands serait l'effet de la *libre concurrence*, car on ne les empêcherait pas de trafiquer, mais personne n'aurait confiance en eux parce que les fermes d'asile et leurs agences provinciales présenteraient des garanties suffisantes de vérité (1). »

Fourier croit que la mauvaise organisation et le morcellement du travail et du commerce chez les civilisés occasionne une déperdition considérable de forces : ses critiques sur ce point sont souvent fondées. Il croit que les Harmoniens du phalanstère l'éviteront : ce qui est purement un rêve, mais un rêve qui laisse entrevoir la simplification des rouages économiques par l'association, et les avantages, dans certains cas, des opérations agricoles, industrielles ou commerciales faites sur une large échelle. Il pousse plus loin qu'aucun autre auteur la division du travail, mais au lieu de concentrer sur un même objet l'activité et l'expérience du travailleur, il les dissémine par un changement incessant d'occupations, afin de donner satisfaction à la papillonne. C'est par l'augmentation de produits ainsi obtenus qu'il compte supprimer la pauvreté et nourrir ceux qui se contenteront du nécessaire.

Fourier se défend néanmoins d'être communiste (2). Ce qu'il prêche, c'est l'association et il essaie d'en montrer les avantages. Chacun est libre de manger à une table commune (il y aura trois tables d'hôte de prix différents, sans compter les tables de malades et les

---

(1) J'ai prouvé qu'une cuisine sociétaire épargnerait en combustibles les 9/10 et en ouvrières les 19/20 de ce qu'emploient les cuisines de ménages. *N. monde ind.*, préface art. II. *Énormité du produit sociétaire.*

(2) *Nouveau monde ind.*, p. 4, etc. « Lorsque par hasard ils (les économistes) mettent la main sur quelque idée neuve, comme celle *d'association industrielle*, ils se hâtent de l'obscurcir et de l'embrouiller en y accolant leurs vieux sophismes et jusqu'aux plus ridicules, comme la *communauté des biens, la douce fraternité.* » *Ibid.*, p 38.

tables d'enfants) ou de prendre ses repas à part avec simplicité ou avec luxe, d'avoir un logement modeste ou un appartement somptueux : à chacun suivant ses goûts et sa bourse ; mais, en somme, les phalanstériens vivent toujours dans une hôtellerie : ils n'ont pas le choix. Il est vrai que Fourier assure à tout homme un minimum de nourriture, de logement, de distractions, etc., sans mettre à cette promesse aucune condition (1), ce qui est une manière de communisme, c'est-à-dire d'existence aux dépens de la communauté pour les paresseux. Il est vrai aussi que le domaine agricole est exploité en commun et que les capitaux de ceux qui auront fourni les premiers fonds et de ceux qui feront ensuite des épargnes seront versés dans l'exploitation et représentés par des actions : ce qui ne laisse pas la liberté de l'emploi. Fourier attribue arbitrairement un intérêt différent aux actions de diverses provenances : 36 à 40 0/0 aux « actions ouvrières » pour les petites épargnes, 5 à 6 seulement aux « actions banquières » des gros capitalistes. Dans le calcul de la répartition des produits, il tient compte des divers éléments de la production et il les consacre d'autant plus volontiers dans son système qu'il y voit des moyens d'exciter l'émulation et de satisfaire quelques-unes des passions qui tiennent le plus au cœur de l'homme. « Le régime sociétaire, dit-il, est aussi incompatible avec l'égalité des fortunes qu'avec l'égalité des caractères. » Aussi de la production fait-il trois parts : cinq douzièmes au *travail*, quatre douzièmes au *capital*, trois douzièmes au *talent* (2). Le travail est calculé d'après les listes d'ateliers de chaque série et mesuré de manière à ce que la plus forte rémunération soit aux travaux de première nécessité et la moindre aux travaux d'agrément ; le talent est récompensé d'après les grades que les Harmoniens occupent dans les groupes ; quant au capital, il est compté suivant les apports que chacun fait successivement à la communauté et qui sont représentés par des actions nominatives. Les mieux partagés peuvent satisfaire l'instinct de la générosité en abandonnant leur part et en faisant même des sacrifices pour leurs séries de prédilection. La répartition sera faite avec équité, parce que chacun

---

(1) « Le pauvre y trouve l'avantage de travaux joyeux, produits et dividendes copieux, insouciance fondée sur la garantie du *minimum* que remboursera l'attraction industrielle. » p. 72.

(2) *Ibid.*, p. 308. Fourier n'est pas absolu sur ce point. Il indique même (p. 314) la possibilité de donner 6/12 au capital, 4/12 au travail et 2/12 au talent.

appartenant à un grand nombre de séries et par conséquent ayant des intérêts comme travailleur et le plus souvent même comme capitaliste dans un grand nombre de branches de la production du phalanstère, tiendra à ce que la plus stricte justice soit toujours observée (1), et les libéralités des riches contribueront, non moins que leur mélange dans nombre de séries avec les autres citoyens, à prévenir ces haines de classes qui divisent nos sociétés.

Fourier supprime le salariat et la domesticité; il s'en vante, et cette suppression, facile sur le papier, est un des mérites dont le socialisme l'a loué. Il n'y a plus de salariés, puisque chacun travaille librement pour le compte de la communauté et reçoit dans la répartition le tant pour cent du travail : reste à savoir si ce tant pour cent, accru même de la part du talent, vaudrait le salaire actuel et si la rigidité de cette combinaison aurait pour l'ouvrier les mêmes avantages que la diversité des contrats libres, individuels ou collectifs (2). Il n'y aurait plus de domestiques, mais « pourtant, dit Fourier, le plus pauvre des hommes aurait une cinquantaine de pages à ses ordres », parce qu'il y aurait des séries « qui se voueraient volontairement à servir collectivement » la Phalange, « ce qui est servir Dieu »; aucun « page » ou « pagesse » (c'est ainsi qu'on les nommerait parce que tout service serait noble) ne s'abaisserait à recevoir une rémunération de celui qu'il servirait, sans quoi il serait chassé ignomineusement; il serait remunéré par un dividende prélevé, comme les autres, sur le produit total. Les médecins, qui seraient aussi des serviteurs de la communauté, seraient rémunérés, non d'après le nombre des malades qu'ils auraient soignés, mais par un dividende calculé en raison inverse du nombre des malades qu'il y aurait eu dans la Phalange; les dentistes en raison inverse du nombre des rateliers, ce qui les exciterait à sur-

---

(1) C'est, dit Fourier, un « mécanisme qui *sue la justice* et qui tranforme en soif de justîce le prétendu vice nommé *soif de l'or*. » (P. 313.) Il a la propriété « d'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange entière et d'absorber les prétentions collectives de chaque série par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres séries. » (p. 315.)

(2) On a rapproché cette utopie de la participation aux bénéfices, mais la participation aux bénéfices n'est qu'un supplément de rémunération qui n'exclut pas le salariat. On la rapprocherait plutôt de l'organisation bretonne des pêcheurs à la part qui est une sorte d'association.

veiller attentivement les mâchoires de la Phalange, surtout celles des enfants. On sent que tout cet échafaudage artificiel ne supporte pas un examen sérieux.

Il glisse cependant dans une manière de communisme, lorsque, ne pouvant tolérer qu'il y ait des misérables dans le phalanstère, il garantit à tous ses phalanstériens un minimum — minimum confortable d'ailleurs, d'existence. Il admet que l'homme en société abandonnant ses droits naturels de chasse, pêche, cueillette et pâture, on n'aura « l'équivalent de ces quatre droits cardinaux » que dans un ordre social où le pauvre pourra dire à ses compatriotes, à sa phalange natale : Je suis né sur cette terre, je réclame l'admission à tous les travaux qui s'y exercent, la garantie de jouir du fruit de mon labeur ; je réclame l'avance des instruments nécessaires à exercer le travail et de la subsistance en compensation du droit de vol que m'a donné la simple nature. » Et la phalange lui doit « la nourriture aux tables de 3e classe, à cinq repas par jour, un vêtement décent, et les uniformes de travail et de parade ainsi que tout l'attirail industriel de culture et de manufacture, le logement individuel d'une chambre avec cabinet et l'accès aux salles publiques, aux fêtes de 3e classe et aux spectacles de 3e loge. » Tout cela d'ailleurs, Fourier suppose que ce ne sont que des avances et que le phalanstère ne court aucun risque parce que « les travaux que le pauvre exécutera excéderont en produit le montant de ces avances (1). »

L'ambition ne sera pas à craindre ; car les fonctionnaires, presque tous électifs dans l'intérieur de la phalange, feront partie des divers groupes, et, chefs ici, deviendront subalternes là-bas une ou deux heures après. Néanmoins il y aura place pour tous les genres d'ambition. Car les phalanges éprouveront les unes pour les autres une attraction passionnée qui les réunira en provinces ; ces provinces se réuniront en royaumes ; ces royaumes se réuniront pour former « l'Empire unitaire du globe » dont Constantinople sera la capitale. Il y aura des « unarques » ou barons, des « tétrarques, » des « onzarques, » etc. ; en tout plus de trois millions de grands dignitaires dont on ne voit pas, il est vrai, l'emploi, mais qui transmettront leur titre à leurs héritiers, et au-dessus d'eux tous un « Omniarque pivotal »

---

(1) *Assoc. domestique agricole* (cité par M. Gide, p. 204 et suiv.)

(2) *Nouveau monde industriel*, p. 230, 232 et 326.

qui, de Constantinople, présidera aux destinées du globe (2) Quelle ambition pourrait rêver plus de grandeur?

Il n'est pas jusqu'au désintéressement lui-même, cette passion des nobles âmes, et au favoritisme, cette faiblesse du cœur, qui n'aient leur place. Dans chaque groupe, il y a des postes et des avantages réservés à la faveur (1). Le dévouement y a plein essor : c'est à ce titre que le riche peut abandonner sa part, réserve faite toutefois du minimum que nul ne peut refuser afin que le pauvre ne soit pas humilié (2); c'est à ce titre aussi que les vestales et vestels sont honorés; enfin c'est sur ce principe que repose l'organisation des Petites Hordes. Les Petites Hordes, composées d'enfants que la nature pousse « au beau par le bon, » sont vouées à « l'immondicité spéculative, » c'est-à-dire aux travaux réputés immondes ou répugnants, mais indispensables au bon ordre de la communauté, tels que le transport des fumiers, le curage des égouts, l'entretien même des routes. Les Petites Hordes « foyer de toutes vertus civiques, pratiquent l'*abnégation de soi-même* et le *mépris des richesses*, » et c'est pourquoi, dans toutes les cérémonies, elles ont le pas sur les autres groupes. Leurs membres jouissent seuls du privilège de pouvoir sacrifier, dès l'âge de neuf ans, « un huitième de leur fortune au service de *Dieu*. ou de l'*unité* (3). » Car Dieu et l'unité sont deux termes synonymes et parmi les passions les plus vives des Harmoniens, sera l' « unitéisme, » c'est-à-dire l'amour de l'unité, de l'ordre, de l'harmonie générale. Cette passion, dont Fourier fait le lien le plus solide de sa société nouvelle, sera satisfaite par l'intelligence des lois générales de l'univers et par la pratique constante de ces lois dans la vie phalanstérienne. Les Petites Hordes, qui se dévoueront à cette harmonie, formeront sans contredit le groupe le plus moral. En leur donnant un rôle si élevé dans l'accomplissement réfléchi des destinées sociales, Fourier s'est-il bien rappelé qu'il les composait d'enfants de neuf ans?

---

(1) « L'Harmonie aura même des trônes donnés spécialement à la faveur. Ceux qui prétendent l'exclure sont bien ignares en matière de passion. » *Nouv. monde ind.*, p. 219.

(2) P. 317. — La répartition des produits est fondée, dit Fourier, sur deux principes : 1° la cupidité qui ne manquera jamais; 2° la générosité qui est inconnue aux civilisés. *Ibid.*, p. 720.

(3) Le *Nouveau Monde ind.*, cité par M. Gide, p. 126.

Critique du Fourierisme. — Le système de Fourier était au fond un sensualisme pur, embelli par l'imagination et habillé de formules économiques, avec des perspectives parfois lumineuses sur les services que l'association et la science peuvent rendre. L'auteur s'imaginait, en déchaînant et en glorifiant toutes les passions, avoir posé la base d'une organisation nouvelle ; il n'avait constitué que l'anarchie. Sans le devoir et sans la loi, il n'y a ni morale, ni société possible. Supprimez-les, aussitôt le désordre est sans frein. La passion est sans doute une force qu'il faut bien se garder de négliger. Telle que l'entend Fourier, elle est le mobile de toutes nos actions ; mais, sans direction supérieure, cette force est celle du torrent qui ravage ; modérée par la raison, elle devient le cours d'eau qui fertilise les champs ou qui conduit le commerce. Si toutes les passions sont également justifiées, ce sont, dans certaines âmes, les plus violentes qui triompheront ; dans d'autres, les plus nonchalantes ; dans toutes, les plus faciles à satisfaire. Or, ce n'est pas avec de tels instruments que s'accomplissent les travaux continus et pénibles qui font vivre et qui enrichissent les sociétés ; c'est avec la volonté, et la volonté elle-même est stimulée par l'aiguillon du besoin ou par le sentiment du devoir ; mais besoin et devoir étaient des chaînes dont Fourier prétendait délivrer les hommes dans son phalanstère.

Les séristères seront sans aucun doute très fréquentés ; le jardin d'hiver trouvera peut-être des amateurs qui lui donneront leurs soins. Mais l'atelier dans lequel le tisserand travaille péniblement penché sur son métier, la boulangerie dans laquelle le mitron geint avec effort sur la pâte qu'il pétrit, la verrerie où l'ouvrier, brûlé par les ardeurs du four, abrége sa vie, mille autres métiers trouveront-ils autant de partisans empressés ? C'est une plaisanterie de dire que l'attraction passionnée résout ces questions, et que chacun se livrera à la fabrication des objets dont il désire la possession. On peut aimer les poires sans avoir ni le goût, ni la patience de tailler et d'écheniller des arbres. Tout le monde aime le pain et la viande qui sont le fonds de l'alimentation ; tout le monde a-t-il le goût de devenir geindre ou écorcheur, la passion de garder des bœufs au pâturage ou de semer du blé dans un sillon ? Qu'arrivera-t-il ? C'est que chacun voudra bien manger du pain et de la viande, mais se reposera sur les huit cent neuf autres caractères du soin de cultiver la terre et d'élever les bestiaux. Suffit-il d'être gourmet pour se plaire au feu de la cuisine ? Suffit-il de désirer des vêtements légers ou chauds pour se plaire à tis-

ser du calicot ou à fouler du drap ? La passion de consommer n'est pas la passion de travailler et de produire.

La plupart des passions poussent directement aux jouissances ; ce n'est que par une contrainte réfléchie, mais antipathique aux Harmoniens, qu'elles peuvent amener au travail comme au véritable moyen de conquérir les jouissances. Fourier pense qu'il ne se commettrait pas de délit dans le phalanstère ; si pourtant il se rencontrait par hasard un criminel, on ne lui infligerait qu'un seul supplice, le repos. Il serait fort à craindre que ce châtiment ne parût pas aussi terrible au condamné qu'au législateur. On a souvent, et avec raison, reproché à Fourier, qui bâtit son système sur les passions, d'avoir oublié une des plus ordinaires et des plus puissantes, la paresse. Elle pèse pourtant dans la balance de toutes nos déterminations ; car toute action est une fatigue, et la crainte de la fatigue l'emporte souvent sur le désir de posséder l'objet que l'action procurera. Cette crainte semble dominer d'autant plus les hommes qu'ils sont moins intelligents ; elle forme un des plus grands obstacles au progrès ; c'est elle qui retient des peuples entiers dans l'apathie et dans la misère. Elle y plongerait infailliblement les Harmoniens ; car on en verrait un grand nombre se reposer sur le phalanstère qui assure à tous ses membres le gîte, le vêtement et la nourriture ; et, comme les lazzaroni qu'échauffait et que nourrissait presque le soleil de Naples, se contenter des cinq repas gratuits par jour sans prétendre à une meilleure table achetée par des labeurs, quelque mécanisés et engrénés qu'ils fussent (1).

La communauté aurait à sa charge non seulement les « infirmes, fardeau bien léger », mais une masse de fainéants d'autant plus grande que le vagabondage des enfants aurait moins formé d'hommes capa-

---

(1) Fourier ne méconnaissait pas la difficulté ; mais il comptait sur la transformation de l'âme humaine par le phalanstère pour la résoudre. La première condition est d'*inventer et organiser un régime d'attraction industrielle.* Sans cette précaution, comment songer à garantir au pauvre un minimum ? Ce serait l'habituer à la fainéantise ; il se persuade aisément que le minimum est une dette plutôt qu'un secours et il en conclut à rester dans l'oisiveté... Il faudrait au peuple non pas des aumônes mais un travail assez attrayant pour que la multitude voulut y donner même les jours et heures affectés à l'oisiveté. Si la politique savait mettre en jeu ce levier, le minimum serait *assurable de fait* par la cessation absolue de l'oisiveté. *Le Nouveau monde industriel*, cité par M. Gide, p. 206.

bles d'une activité soutenue (1). Le peu d'âmes fortement trempées qui auraient résisté à une pareille éducation, seraient sans doute peu disposées à donner à leur « papillonne » la satisfaction nécessaire pour organiser le mouvement du phalanstère. Elles dirigeraient leur activité vers un nombre très restreint d'occupations ; l'équilibre manquerait et une partie des fonctions sociales, probablement les plus nécessaires, seraient délaissées.

Combien est préférable l'organisation sociale qui s'appelle la liberté ! Ce n'est pas par plaisir pur, c'est par intérêt que chacun y travaille. Mais par cette raison même, chacun choisit, autant que possible, le métier pour lequel il a le plus de goût, parce que c'est en même temps celui où il réussira le mieux ; il n'embrasse pas une foule de métiers à la fois, afin de se perfectionner davantage dans celui auquel il s'adonne, mais il en embrasse nécessairement un sous peine de s'exposer à mourir de faim. Dans le régime de la liberté, les citoyens inutiles ne sont qu'une exception, et la société, qui ne leur assure aucun droit, ne doit donner ses secours aux valides qu'avec réserve pour ne pas encourager la paresse. Y a-t-il des métiers répugnants, rudes ? peu de gens sans doute se portent de ce côté ; mais le salaire, se proportionnant le plus souvent à la rareté des bras ou à la difficulté du travail, y appelle des travailleurs, et l'équilibre se maintient de lui-même, sans effort et sans artifice. Pourquoi chercher des combinaisons péniblement échafaudées pour suppléer si mal à des lois naturelles ?

Le phalanstère est un exemple de l'inanité de ces rêveries. Avec tout son luxe d'analyses psychologiques et de constructions sociales, il réussirait surtout à faire des paresseux et des débauchés (2), à autoriser tous les désordres de la passion ; à peine installé, il croulerait. On

---

(1) Fourier, comme nous l'avons dit plus haut, suppose, mais bien à tort, que les mœurs phanérogames préviendront le paupérisme « les phalanges sociétaires ne procréeront pas autant d'enfants que les civilisés. La terre, quoique donnant quadruple et même décuple produit, serait bientôt jonchée de misérables, comme aujourd'hui, si l'état sociétaire n'avait pas la faculté d'équilibre en population comme en toutes les branches de mécanique sociale » *N. monde ind.*, préface, p. 25 (éd. de 1829).

(2) Fourier affirme du reste, par suite d'une observation psychologique dans laquelle on retrouve, comme presque toujours chez lui, un mélange d'erreur et de vérité, que plus les plaisirs seront variés, moins on en abusera. *Le Nouveau monde ind.*, p. 284.

pourrait, pour le malheur d'un peuple, organiser une société sur le modèle Saint-Simonien. On ne parviendrait pas à en organiser et à en maintenir une pendant dix ans sur le plan de Fourier : l'expérience l'a prouvé.

Fourier respecte beaucoup plus que Saint-Simon la liberté ; il semble même en faire son idéal, bien qu'il ne sache pas sur quel fondement elle repose dans l'âme humaine. Et pourtant tel est l'entraînement fatal des systèmes artificiels qu'il est obligé de lui faire de singulières violences. Il détermine d'avance, de son autorité privée, la part du travail, celle du capital et celle du talent ; il fixe la proportion à établir entre les différents travaux. Sans doute, il faudra bien que les Harmoniens s'en contentent ; les capitalistes pour lesquels il n'existera pas d'autre placement seront bien obligés d'accepter, dans un phalanstère ou dans un autre, les quatre douzièmes, et ils n'auront plus d'autre propriété que des actions et d'autre revenu que des divjdendes, en supposant que l'entreprise en donne (1). En seront-ils plus libres ? Les capitaux eux-mêmes seront-ils plus productifs pour n'avoir qu'un seul emploi, et pour ne pouvoir, en aucun cas, être utilisés directement par leur propriétaire, qui a cependant le plus grand intérêt à les faire fructifier?

Les rêves cosmogoniques de Fourier et ses disciples. — Fourier au reste discutait peu : il croyait. Il vivait dans le monde idéal qu'il s'était créé ; il s'y complaisait. Il en connaissait les moindres détails, comme il en réglait les plus petits mouvements, quoiqu'il n'en ait jamais fait une exposition complète et suivie. Il ne souffrait pas qu'on y voulût introduire les moindres changements. Il pensait avoir régénéré le monde par la découverte de l'attraction passionnée. « J'ai marché seul au but, écrivait-il en commençant son premier ouvrage, sans moyens acquis, sans chemins frayés. Moi seul j'aurai convaincu vingt siècles d'imbécilité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur ! (2) »

Une fois lancé dans le rêve, il s'y était donné libre carrière, et il avait étayé son système sur une cosmogonie nouvelle. Le monde, formé ou perfectionné par des créations successives, devait durer en tout 80,000 ans, « chiffre calculé à un huitième près, comme toutes

---

(1) Dans ses écrits il cherche à attirer des capitaux en leur promettant 18 à 36 p. 0/0 d'intérêt.

(2) *Théorie des quatre mouvements*, p. 285.

les évaluations qui tiennent au mouvement social (1). » Nous avons déjà vécu 5,000 ans, et nous avons traversé, par une suite de progressions s'engrenant les unes dans les autres, les périodes de « séries confuses d'édenisme, de sauvagerie, de patriarcat, de barbarie et de civilisation » qui composent l'enfance du globe (périodes antérieures à l'industrie et périodes d'industrie répugnante) ; la civilisation, période dans laquelle nous sommes, est caractérisée par la grande industrie et comprend, comme chaque période d'ailleurs, cinq sous-périodes : la nôtre est celle de la féodalité industrielle. Nous touchons à la seconde phase, celle de l'accroissement ascendant qui doit durer 35,000 ans, et nous entrerons d'abord, guidés par Fourier, dans la période du garantisme suivie du socialisme et de l'harmonisme (périodes sociétaires attrayantes), et qui nous conduira enfin en pleine harmonie. Des signes précurseurs de ce second âge de la création se font déjà voir (2). En pleine harmonie, quand le globe ne sera plus « encroûté de civilisation, » on pourra voir la mer se transformer en « une sorte de limonade, » des anti-baleines s'atteler aux vaisseaux pour les remorquer avec une vitesse dont n'approche pas la vapeur, des anti-hippopotames » servir de pilotes à l'entrée des fleuves, des « anti-lions » et autres « porteurs élastiques » nous servir de montures, une « couronne boréale permanente » réchauffer les pôles, et mille autres merveilles dont les civilisés ne peuvent pas avoir la moindre idée.

Dans des limites très restreintes, cette proposition n'eût pas été tout à fait déraisonnable ; car les travaux de l'homme exercent sur les climats une certaine influence. Fourier ne connaissait pas de limites.

Il supprimait, bien entendu, la guerre. Mais, comme il fallait satisfaire toutes les passions, il conservait les armées, armées toute pacifiques. Fortes de 5 à 600,000 hommes, tantôt elles iraient dans les plaines de Babylone, lutter pour « la détermination d'une série de petits pâtés en orthodoxie hygiénique (3), » c'est-à-dire jouter dans un immense concours de tous les peuples du globe, à qui ferait les meilleurs petits pâtés; tantôt elles se répandraient dans le monde pour « restaurer les climatures altérées par la civilisation, » pour

---

(1) *Ibid.*, p. 28.

(2) « Cependant la terre est violemment agitée du besoin de créer ; on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales qui sont un symptôme du rût de la planète. » *Ibid.*, p. 60.

(3) Fourier, *Traité de l'Association domestique et agricole*, tome V, p. 353.

« planter et boiser de proche en proche le Sahara en l'attaquant sur divers points par 10 ou 20 millions de bras s'il est nécessaire et en rapportant des terres, » pour faire des canaux à vaisseaux non seulement au travers des isthmes, comme ceux de Suez et de Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, » pour boiser et réchauffer les régions polaires. « Comment, dit-il, nos rêveurs d'utopies n'ont-ils pas osé rêver celle-ci : une réunion de 500,000 hommes occupés à construire au lieu de détruire! »

Du reste, Fourier ne cherchait pas à défendre ses excentricités cosmogoniques; il trouvait même injuste qu'on s'en servît pour condamner tout son système, puisque Newton, auquel il aimait à se comparer, n'en avait pas moins de partisans de l'attraction pour avoir écrit des rêveries sur l'Apocalypse (1). Mais, au fond, il devait y tenir ; car ces excentricités étaient encore la conséquence logique de toutes ses hypothèses ; l'harmonie matérielle qui eût mis les baleines et les hippopotames au service de la navigation, n'était pas plus invraisemblable que l'harmonie morale mettant le travail et la paix dans le phalanstère (2).

Fourier eut, jusqu'en 1830, moins de disciples encore que Saint-Simon (3). Il avait écrit son premier et principal ouvrage en 1808 (4); il passa une partie de sa vie à chercher un capitaliste, qui voulût bien,

---

(1) M. L. Reybaud, *Et. sur les réformes contemporaines*, t. I, p. 174.

(2) Voici par exemple, une de ces idées exprimées à près de trente ans de distance. En 1809, peu de temps après la publication de la *Théorie des quatre mouvements* un article relatif à un sixième sens ayant paru dans le *Bulletin de Lyon*, Fourier répondit par un article dans lequel il exposait comme quoi l'homme avait besoin non d'un sixième sens, mais d'un cinquième membre que possèdent les habitants des soleils et qui leur permettent de voler comme un oiseau, de nager comme un poisson, d'être plus fort que tous les animaux, etc. (Voir Hatin, *Bibliographie de la Presse périodique*, année 1809).

En 1836, dans son dernier ouvrage, la *Fausse industrie* (t. II, p. 5) il s'exprime ainsi : « J'ai dit que la supériorité des solariens tient principalement à un membre dont nous sommes privés et qui comporte l'échelle des propriétés suivantes : garantie en chute, arme puissante... »

(3) Cependant vers la fin de la Restauration quelques disciples distingués s'étaient groupés autour du maître, Victor Considérant, Godin, Muiron, et Mme Vigoureux.

(4) *La Théorie des quatre mouvements.*

à l'aide de son argent, donner au monde le modèle d'un phalanstère : c'est ce qu'il appelait « son candidat de fondation (1). » Il avait aussi cherché un Omniarque, et songé un instant à Napoléon (2). Il trouva enfin, au commencement de la Restauration, un fidèle qui lui fournit les fonds nécessaires pour publier, en 1822, son *Traité de l'Association domestique et agricole*. On a réédité après sa mort ce traité en 3 volumes sous le nom de *Théorie de l'Unité universelle* (1838). Puis vint en 1829, le *Nouveau monde industriel et commercial*. Sous le règne de Louis-Philippe, en 1835-1836 il publia la *Fausse industrie*. Après sa mort ses disciples ont publié dans le journal *la Phalange* une partie des nombreux manuscrits qu'il avait laissés et dans lesquels il reproduit constamment les mêmes idées. Il y promettait de rapides merveilles à qui voudrait l'aider dans la régénération du monde. En 1822, préparation d'un canton d'essai, dans lequel devait être établi le premier phalanstère ; en 1823, installation définitive de ce phalanstère ; en 1824, imitation générale par tous les peuples civilisés ; en 1825, adhésion des sauvages et des barbares ; en 1826, organisation de la hiérarchie sphérique, c'est-à-dire de l'empire unitaire ; en 1827, versements d'essaims coloniaux dans les contrées inhabitées et distribution des souverainetés des régions à coloniser (3). Malgré la magnificence et la promptitude des

---

(1) « Au fait : je suppose un roi ennuyé de la stérilité des philosophes et qui se dirait : voyons si avec le secours du sens commun je saurai atteindre aux divers biens d'où nous éloignent les controverses philosophiques, prévenir l'indigence, éteindre les dettes publiques, réprimer la banqueroute et l'agiotage, établir la vérité dans le commerce à la place du mensonge. » ***Nouv. monde industriel***, p. 428.

(2) « Déjà le nouvel Hercule a paru : ses immenses travaux... », dit-il dans sa *Théorie des quatre mouvements*, publiée en 1808 ; plus tard il mit en note : « Cet article fut composé pour me conformer aux usages de 1808 qui exigeaient dans tout ouvrage une bouffée d'encens pour l'Empereur. » Edition de 1851, p. 150.

(3) En 1829, quand il publia le *Nouveau monde industriel et sociétaire, ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, par Ch. Fourier (1 vol. in-8° de 576 pages, chez Bossange et chez Mongie aîné), ouvrage dans lequel il résume toute sa doctrine, il promit, comme effet immédiat de la fondation du phalanstère d'essai, les quatre résultats suivants qu'on lit au verso de la première page :

résultats annoncés, les capitaux ne s'engagèrent pas. Cependant un peu après, en 1832, M. Baudet Dulancy fonda une société par actions pour exploiter un domaine de 500 hectares, à Condé-sur-Vesgres, et y fonder un phalanstère. L'entreprise échoua avant même que le phalanstère ne fut établi. Fourier lui-même la désavouait. Un nouvel appel fait, en 1829, par la publication du *Nouveau monde industriel* à l'époque même où les Saint-Simoniens exposaient publiquement leur doctrine, ne fut pas plus heureux (1) et la Restauration passa sans que le monde fût régénéré.

RÉSULTATS DE L'INVENTION

« *Moyen de quadrupler subitement le produit effectif et de vingtupler le relatif, la somme de jouissance;*

« *D'opérer l'affranchissement des nègres et esclaves, convenu de plein gré avec les maîtres;*

« *L'accession générale des sauvages à l'agriculture, et des barbares aux mœurs policées;*

« *L'établissement universel des unités de relations, en langage, monnaies, mesures, typographie.* etc. »

L'installation de cette phalange d'essai « ne laissera aucun doute sur la chute prochaine de la civilisation » (p. 104). « On réservera des places aux enfants que les princes et les grands offriront en foule » (p. 107).

(1) C'est en 1829 que Fourier, pour la mieux faire adopter, exposa de nouveau, en la résumant avec plus de clarté et de ménagements, sa théorie dans *le Nouveau monde industriel,* ainsi que nous venons de le dire dans la note précédente. Il cherchait encore son capitaliste. « Les avantages assurés à ce fondateur sont si immenses qu'il faut différer à les faire connaître... J'insiste sur la pauvreté des chances actuelles de célébrité et de bénéfice » et il cite l'exemple du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, qui, malgré ses efforts, n'a réussi ni à faire du bénéfice ni à améliorer le sort des classes ouvrières, et celui d'un banquier qui a échoué, en 1827, à créer une grande compagnie industrielle en commandite au capital de 100 millions et à réunir toutes les brasseries de Paris dans une exploitation commune. « Il est donc avéré par les faits qu'il ne reste aux gens riches aucune carrière d'illustration facile, profitable et exempte de contrariété. Celle qui s'ouvre aujourd'hui pour eux réunit tous les avantages et ne présente aucun obstacle. Elle sert les intérêts des gouvernements et des peuples, des riches et des pauvres; elle garantit la rapidité d'opération ; en moins de deux mois d'exercice, la question sera décidée sans nulle incertitude ; en deux mois, le fondateur aura déterminé le changement de sort du monde entier, l'abandon de trois sociétés, civilisée, barbare et sauvage, et l'avènement du genre humain à l'unité sociétaire, qui

Les utopies sociales. — Les utopies sociales n'étaient pas une nouveauté dans le monde. Pythagore, Platon, Campanella, Morus, ne sont que les noms les plus illustres de la longue liste des faiseurs de systèmes. Mais, à l'exception de Pythagore et de quelques sectes religieuses, ces réformateurs n'avaient été que des philosophes de cabinet et n'avaient eu que des philosophes pour disciples. Sous la Révolution Babœuf avait été plus un révolutionnaire qu'un penseur. Saint-Simon et Fourier eurent la prétention d'être des politiques, d'exercer une action immédiate sur la société dans laquelle ils vivaient. Leurs doctrines, qui se proposaient la suppression de la misère, se propagèrent principalement dans les masses; elles trouvèrent dans les classes ouvrières leurs plus fervents adeptes, qui y crurent comme à une foi nouvelle et qui s'y attachèrent comme à l'espérance de leur bonheur sur la terre.

C'est que les utopies du dix-neuvième siècle avaient un caractère nouveau. Le bonheur avait toujours été le but de ces rêveries; mais les uns le cherchaient dans la justice et dans la vertu, d'autres dans la simplicité, d'autres dans une combinaison politique. Au dix-neuvième siècle, on le chercha dans l'abondance de la production d'où devait résulter l'abondance des jouissances : c'était la glorification de l'industrie conduisant au bien-être.

Par là aussi ces systèmes obtinrent une certaine faveur dans une société dont l'industrie prenait possession et qui marchait à la poursuite du bien-être. Le spectacle du développement manufacturier avait inspiré leurs auteurs; la réflexion ou l'imagination, appliquée à cet ordre particulier de phénomènes sociaux, leur suggéra, à son tour, plus d'une idée et d'une combinaison que la logique des faits semblait appeler, mais que le temps n'avait pas encore mis en pleine lumière. A ce titre, Saint-Simon et Fourier doivent être considérés comme des précurseurs. Ce ne sont pas, comme certains conventionnels ou comme Babœuf, des niveleurs et des révolutionnaires. Ils glorifient l'industrie, ce sont des pacifiques qui offrent à la société un système social, chimérique, mais complet et logiquement construit et qui doit accroître la richesse et faire le bonheur de tous.

Le saint-simonisme et le fouriérisme étaient aux antipodes l'un de l'autre. Le premier créait une autorité souveraine qu'il remettait sur-

---

est sa destinée. » Et pour un si grand résultat, Fourier ne demandait à son fondateur que 300,000 francs.

tout aux mains des industriels. Le second dénonçait la féodalité industrielle de son temps et repoussait toute entrave à la liberté individuelle. Le premier concevait une aristocratie viagère et maîtresse absolue des personnes et des choses, le second une démocratie sans gouvernement. Et pourtant tous deux appartiennent à la même catégorie de systèmes sociaux, celle qu'on a désignée plus tard sous le nom de socialisme et qui a pour caractéristique commune non la similitude de l'organisation future du travail, mais la critique de l'organisation actuelle à laquelle ils veulent substituer un mode nouveau d'appropriation et de répartition des biens. Ils sont même dans cette catégorie les deux premiers systèmes concrets, liés dans toutes leurs parties, et nous n'en voyons pas d'autres après eux qui l'aient été au même degré : ce qui explique le développement que nous leur avons donné dans ce travail.

Les disciples de Fourier, peu nombreux sous la Restauration, le regardaient comme un révélateur; des critiques l'ont considéré comme un fou ; c'est de part et d'autre, une exagération. Sans doute, l'absorption dans l'idée fixe qui le possédait donne à ses écrits le caractère de l'illuminisme : c'est un rêveur, mais, dans ce rêveur, il y avait des vues qui prouvaient qu'il connaissait, quoiqu'il en jugeât mal, certains ressorts de la vie économique et particulièrement la puissance de l'association.

Les disciples de Saint-Simon, hommes actifs et intelligents, qui créèrent le système que le maître n'avait fait qu'entrevoir, ouvrirent des aperçus ingénieux sur les banques, sur les commandites, montrèrent les avantages que pouvait procurer l'association des capitaux, conçurent de grandes entreprises, en étudièrent plusieurs, s'appliquèrent, dans leurs publications, à développer l'essor du génie commercial et donnèrent aux producteurs et aux négociants des leçons dont plusieurs étaient excellentes et qui ne furent pas perdues. Fourier propagea le goût de l'association; il fit voir quelles ressources elle apportait dans la vie, comment, par elle, le bien-être des classes aisées et celui des classes pauvres pouvaient s'acroître; l'industrie, le commerce, l'édilité des grandes villes lui ont emprunté plus d'un modèle; il a eu, à cet égard, des visions de l'avenir et de certaines manières d'être futures de la civilisation.

Mais malgré la justesse de certaines vues de détail et l'intuition de certaines directions générales du progrès et des arrangements sociaux, les deux systèmes n'étaient pas moins radicalement faux au point de vue philosophique, parce qu'ils méconnaissaient, l'un la liberté, l'au-

tre la volonté, et détestables ou impossibles au point de vue pratique, parce que l'un étouffait la société sous le despotisme et que l'autre la ruinait par l'anarchie. La répartition de la richesse par le despotisme saint-simonien ou par l'anarchie fouriériste aurait abouti fatalement à la misère.

Les disciples les plus éclairés se firent illusion, parce que la doctrine parlait de progrès, qu'elle prétendait en avoir trouvé la formule et posséder les moyens de régénérer la société par une réforme complète, tandis que les conservateurs se contentaient, disait-on, d'en préconiser les abus et les libéraux d'en saper les fondements (1). La masse fut séduite, parce que la doctrine s'élevait avec violence contre les maux présents, déclamait contre la concurrence et promettait aux travailleurs et aux classes pauvres des capitaux et des jouissances. De là, la persistance de ces systèmes et la place étendue que nous avons donnée à leur analyse : ils étaient un signe des temps. Le mot de socialisme n'était pas encore créé ; mais la chose existait ; les doctrines socialistes allaient se succéder, souvent se contredire, mais se répandre et devenir plus tard une des graves préoccupations de la société moderne.

Résumé de la politique de la Restauration à l'égard des classes ouvrières. — La Restauration ne s'en inquiéta nullement et ne connut pour ainsi dire pas ces systèmes. Elle vivait dans une sphère supérieure. Elle aima et favorisa l'agriculture, parce que la possession de la terre intéressait l'aristocratie. Elle prodigua les faveurs douanières aux grands manufacturiers, parce que leurs voix, unies à celles des propriétaires, étaient prépondérantes dans la Chambre des députés. Elle accepta l'administration impériale, parce qu'il n'était pas possible d'imaginer un instrument mieux approprié au gouvernement monarchique. Au milieu des luttes parlementaires de la droite et de la gauche, dans ces joutes brillantes où le génie de 1789 avait sans cesse à refouler les assauts de l'esprit féodal, son cœur pencha le plus souvent vers la droite. Louis XVIII, avec son bon sens quelque peu sceptique, résista à cette tendance jusqu'au jour où l'assassinat de son neveu ne lui permit plus de tempérer les sentiments de sa famille. Charles X s'y

---

(1) Fourier parle à cet égard comme Saint-Simon. « Partout la fortune se déclare contre le libéralisme ; avis à lui de quitter sa position qui n'est plus tenable, et de recourir aux inventions de progrès réel qui lui sont apportées. » *Nouveau Monde industriel*, p. 417.

abandonna plus volontiers ; cependant le comte de Villèle, qui fut la personnification du second de ces systèmes, comme le comte Decazes avait été la personnification du premier, fut loin de satisfaire tous les vœux de ses amis. Les projets, les lois, les débats, se concentrèrent donc autour des questions politiques, et la France, longtemps silencieuse, sentit se réveiller en elle l'amour des lettres.

Le plus grand bienfait dont la Restauration dota l'industrie fut, sans contredit, la paix. Elle la fit régner pendant quinze ans. La France multiplia ses manufactures et la manufacture se transforma par l'emploi des machines. Les relations commerciales avec l'étranger se renouèrent et la richesse nationale s'accrut.

La classe bourgeoise en recueillit la meilleure part. La classe ouvrière eut la sienne aussi ; mais la distribution en fut plus inégale ; pendant qu'une certaine élévation des salaires réjouissait quelques groupes d'ouvriers, d'autres, frappés par la concurrence des machines, étaient réduits à aller ailleurs offrir leurs services au rabais, ou à végéter d'une existence misérable, s'ils persistaient dans leurs vieux errements. Toutes les révolutions ont leurs victimes, même celles auxquelles préside la justice ; car toutes froissent des intérêts et déplacent des conditions. La révolution du travail présentait ce singulier phénomène, transitoire d'ailleurs, d'augmenter la prospérité publique et de diminuer le bien-être d'une certaine minorité de producteurs.

De généreux citoyens s'appliquèrent à venir en aide aux classes pauvres, créèrent les caisses d'épargne, fondèrent des sociétés de patronage et commencèrent à répandre sur le peuple le bienfait de l'instruction : c'était un des fruits de la liberté. Le gouvernement ne se préoccupa que du dernier de ces moyens de moralisation : c'était, il est vrai, de beaucoup le plus important alors ; mais, après l'avoir, pour ainsi dire, adopté sous le ministère Decazes, il s'en défia sous l'administration du comte de Villèle, le sacrifia à des préjugés cléricaux, et quand il eut reconnu son erreur, il n'eut plus le temps de la réparer.

Si l'on excepte le système protecteur, la Restauration n'apporta rien de nouveau à la législation du travail et des travailleurs de l'industrie. Sa sollicitude était tournée vers d'autres objets. Il est juste d'ajouter que la grande manufacture était à ses débuts, que les problèmes qu'elle soulève étaient à peine posés, que les économistes qui les étudiaient n'étaient pas tous d'accord, et que les systèmes socialistes, nés du spectacle de cette activité laborieuse et de ses misères, n'étaient pas de nature à convertir les ministres. A chaque jour sa

tâche ; à chaque génération sa part dans l'œuvre des institutions politiques.

Néanmoins, la Restauration ne satisfit pas les vœux de la moyenne bourgeoisie dont elle entendait les réclamations, mais dont elle n'aimait pas l'esprit. Elle n'entendit même pas les plaintes de la classe ouvrière, placée trop loin d'elle, et elle ne sut jamais à quel point elle était impopulaire. Elle se crut assez forte par le seul principe d'une légitimité de droit divin que les mœurs de la France n'admettaient plus ; et, n'ayant pour point d'appui qu'une idée abstraite et une petite minorité de riches propriétaires, elle tomba dès qu'elle eut prêté, par sa faute, à l'insurrection de la bourgeoisie soutenue par la classe ouvrière, la puissance morale de la légalité.